Bach

Étude sur l'idée du Royaume de Dieu dans les Évangiles Synoptiques

UNIVERSITÉ D
ACADEMIE I

ÉTU

SUR

L'IDÉE DU ROYA

DANS

LES ÉVANGILES

THÈ

Présentée à la Faculté de Théolo
Pour obtenir le grade de B
ET SOUTENUE PUB
Le Mardi 24 juillet 18

PAR

JACQUES
de LORENTZEN

LAIGL
IMPRIMERIE F. GUY, 4, RU

1883

ITÉ DE FRANCE

IE DE PARIS

UDE

SUR

OYAUME DE DIEU

DANS

LES SYNOPTIQUES

IÈSE

de Théologie protestante de Paris

e de Bachelier en Théologie

NUE PUBLIQUEMENT

juillet 1883, à 4 heures

PAR

ES BACH

ENTZEN (Alsace)

In necessariis unitas,
In dubiis libertas,
In omnibus caritas.

AIGLE

Y, 4, RUE DES TANNEURS

1883

UNIVERSITÉ DE FRANCE
ACADEMIE DE PARIS

ÉTUDE

SUR

L'IDÉE DU ROYAUME DE DIEU

DANS

LES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

THÈSE

Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris
Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT
Le Mardi 24 juillet 1883, à 4 heures

PAR

JACQUES BACH
de LORENTZEN (Alsace)

In necessariis unitas,
In dubiis libertas,
In omnibus caritas.

LAIGLE
IMPRIMERIE F. GUY, 4, RUE DES TANNEURS

1883

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. Sabatier, *Président de la soutenance.*

MM. Sabatier, Stapfer, Ménégoz, *Examinateurs.*

La Faculté n'entend approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

50

A la Mémoire de mon Père

ÉTUDE

SUR

L'IDÉE DU ROYAUME DE DIEU

DANS

LES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

Introduction

Une étude sur le Royaume de Dieu peut paraître superflue au premier abord. Cette idée n'est-elle pas en effet l'une des plus familières de la pensée chrétienne et les paraboles par lesquelles Jésus l'a illustrée ne sont-elles pas dans la mémoire de tout le monde? Et puis, ce sujet n'a-t-il pas été l'objet de nombreux travaux spéciaux, sans compter les longs chapitres que lui ont consacrés tous les commentateurs et exégètes du Nouveau Testament?

L'objection semble légitime, mais elle perd de sa valeur quand on songe que ce ne sont pas toujours les idées les plus répandues qui sont le mieux connues. La tradition consacre si facilement l'erreur, qu'il est nécessaire, à un moment donné, que nous fassions passer nos idées reçues par les formes de l'intelligence pour les purifier et les approfondir; car le fait que d'autres ont approfondi une

idée, ne saurait absolument pas nous dispenser de l'approfondir à notre tour. Or nous n'en connaissons point dont l'étude soit plus importante et plus fructueuse que celle du Royaume de Dieu.

Cependant, outre notre intérêt personnel, un autre plus général nous a inspiré. Aujourd'hui plus que jamais s'accomplit la parole du Christ : « Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée » (Mat. X, 34). La personne de Jésus divise l'Eglise ; chaque parti en a une conception qu'il prétend être la plus conforme à la vérité, et chacun croirait manquer de fidélité au Maître en faisant des concessions. Dans cette situation, il n'y a qu'un moyen pour ramener la paix dans l'Eglise : c'est que tous ceux qui le peuvent s'efforcent avec sincérité, avec sérieux et sans aucune autre préoccupation que la vérité, de mettre la figure du Christ dans son véritable jour, et de montrer surtout la délicatesse et les difficultés de la question, afin de modérer les affirmations trop hardies des uns, et les négations trop absolues des autres. Il y aura toujours des extrêmes ; mais il faut que les hommes sérieux et modérés des deux côtés, qui forment la grande majorité et qui ne sont souvent divisés que par des formules, des susceptibilités et des convenances mesquines, se rapprochent et s'unissent pour former le grand parti de Christ. C'est là tout notre désir, et nous serions heureux si notre travail pouvait l'inspirer aussi à quelques-uns de ceux qui daigneront le lire.

Mais, pour arriver à un résultat sérieux, il faut absolument abandonner l'ancienne méthode dogmatique, qui considère Jésus comme un être plus ou moins en dehors de l'histoire, échappant en quelque sorte à toute loi humaine. Il faut que nous adoptions la méthode histo-

rique. Jésus n'a pas été une apparition céleste subite, sans relation avec la terre. Il a été une personne historique; il a vécu de notre vie, il s'est développé dans des conditions données, sous des influences diverses de climat, d'éducation et de race. Il croissait en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes (Luc, II, 52). Il faut donc, pour le comprendre autant que cela nous est possible, le placer dans son milieu historique, suivre pas à pas son développement humain, chercher à découvrir la genèse de ses paroles et de ses actes, et distinguer ce qui lui est propre d'avec ce qu'il a emprunté à sa nation et à son époque. Et que l'on soit sans inquiétude pour sa divinité : elle est au-dessus de toute atteinte; bien plus, elle ne peut que gagner à être débarrassée de tous les éléments terrestres qui l'enveloppent et en ternissent l'éclat. Or, nous avons pensé que rien ne pouvait nous conduire plus sûrement à ce but que l'analyse de la plus grande et de la plus originale de ses idées, celle du Royaume de Dieu.

Notre titre aussi réclame une justification. Pourquoi excluons-nous le IVe évangile des sources de notre étude ? Sans entrer dans une discussion approfondie (1) qui n'aurait pas sa raison d'être ici, nous ferons observer que nos quatre évangiles sont loin d'être d'accord. Ils nous offrent deux sources différentes de la vie de Jésus ; d'un côté les synoptiques, de l'autre le IVe évangile. Les synoptiques nous racontent la vie de Jésus à peu près dans le même ordre et avec les mêmes détails. C'est le triple écho d'une même tradition. Le ministère de Jésus y est divisé en deux grandes périodes : la période galiléenne et la

(1) Voyez Sabatier, *Encyclopédie des Sc. relig.*, *art. Jean l'apôtre*, p. 181.

période jérusalémite. Le IVe évangile rapporte beaucoup de faits nouveaux, et le ministère de Jésus se passe presque tout entier à Jérusalem. Il renferme de longs discours inconnus aux synoptiques, et il n'y a nulle trace des discours eschatologiques de Marc, XIII et paral., ce qui est une lacune capitale pour notre étude. Les synoptiques, ce sont des chroniques ; l'art de la composition et les préoccupations théologiques y tiennent peu ou point de place. Il en est tout autrement du IVe évangile. L'auteur est un savant, un théologien qui connaît le langage de la philosophie, et son livre trahit partout une connaissance des règles de l'art de la composition littéraire. Les faits lui servent en quelque sorte de textes pour faire des discours, des sermons, comme nous dirions aujourd'hui. Quand, après une guérison, on accuse Jésus de se faire l'égal de Dieu, l'auteur lui met dans la bouche un discours sur les rapports de Jésus avec son père (V, 19-47). Après la multiplication des pains, c'est un discours sur le pain de vie (VI). Tous ces discours (VII, X, XIV, XV) renferment bien la pensée de Jésus, mais développée et ordonnée par le rédacteur. Jésus pourrait avoir dit tout ce que le IVe évangile met dans sa bouche, mais l'histoire doit s'appuyer, non sur des possibilités, mais sur des faits, sur des paroles authentiques. C'est pour ce motif que nous n'accorderons au IVe évangile qu'une valeur historique secondaire, et pour notre étude nous n'en invoquerons le témoignage que lorsqu'il confirmera celui des synoptiques. Vouloir concilier les deux sources c'est se condamner à l'impossible.

CHAPITRE I

Idée juive du Royaume de Dieu

Pour se faire du Royaume de Dieu une idée bien exacte et bien nette, telle qu'elle ressort d'un examen sérieux des paroles mêmes du Christ, il importe, avant tout, d'esquisser le fond du tableau, c'est-à-dire de montrer quelles étaient les espérances juives à ce sujet ; il nous sera plus facile alors de juger de l'originalité et de la grandeur de son enseignement. Or, ces espérances, nous les trouvons incarnées dans un homme qu'Israël produisit au moment même où l'aube du christianisme jetait ses premières clartés dans les ténèbres du monde antique. Jean-Baptiste annonçait enfin l'arrivée prochaine du grand jour de l'Eternel et l'établissement du royaume messianique. Le peuple reconnaît en lui un prophète (Luc, XX, 6). Jésus lui-même le considère comme l'Elie qui doit précéder la venue du Messie (Mat. XVI, 12), et le déclare le plus grand des prophètes (XI, 10). Or, le prophète représente une époque, la résume, la caractérise dans ses menaces comme dans ses consolations et dans ses promesses. En sorte que, pour saisir la pensée des Juifs contemporains de Jésus-Christ touchant le Royaume de Dieu, nous n'avons qu'à examiner celle de Jean-Baptiste, de ce Juif pieux et austère, et la compléter par les idées populaires exprimées ou sous-entendues dans nos récits évangéliques.

« Le Royaume des Cieux est proche » s'écriait Jean-Baptiste dans le désert. Cette parole excita un enthousiasme fébrile, car elle exprimait une réalité ardemment désirée : la foule se presse autour de lui et les péagers et

les soldats mêmes accourent (Luc. III, 12-14). C'était la liberté annoncée aux captifs. Le peuple était courbé sous le joug de l'étranger. Les espérances avaient paru un moment se réaliser par l'héroïsme des Machabées ; mais ce n'avait été qu'un beau rêve, et au lieu de voir le trône de David rétabli sur la colline de Sion, il avait dû assister, spectateur impuissant, au plus grand sacrilège qui pût se concevoir : la profanation du temple par un païen (1).

La couronne de Juda, souillée par les Iduméens, Hérode et Archélaüs, était brisée maintenant, Jérusalem n'était plus que le chef-lieu d'une province romaine (2), et même il se trouvait en Israël un parti puissant, celui des Sadducéens, qui pactisait avec l'étranger et qui recherchait ses faveurs.

La coupe débordait, le grand jour de Jehova devait être proche : Jean-Baptiste l'annonçait d'une manière positive.

L'établissement de ce royaume sera précédé, comme chez les prophètes (Joël, II) d'un grand jugement. « Celui qui vient après moi a son van à la main ; il nettoiera son aire et amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point (Mat. III, 12). Tout arbre qui ne porte point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu (Luc, III, 9). Et ces châtiments atteindront non-

(1) Pompée, appelé comme arbitre par les deux frères Hyrcan et Aristobule qui se disputaient le trône de la Judée, prit le parti d'Hyrcan et somma Aristobule de lui livrer toutes les forteresses qu'il détenait. Sur son refus, Pompée mit le siège devant Jérusalem, prit la ville et entra dans le temple (63 av. J.-Ch.). A partir de ce moment les Juifs furent tributaires des Romains.

(2) Archélaüs, fils et successeur d'Hérode le Grand, avait été déposé (6 apr. J.-Ch.) et la Judée réduite en province romaine.

seulement les païens, mais aussi les Juifs, et surtout les pharisiens hypocrites. Mais Jean-Baptiste comprend très bien que si pareil évènement arrivait immédiatement, un petit nombre seulement de son peuple pourrait subsister devant la face de l'Eternel. Il sent le danger, et il ne voit pour le prévenir, qu'un moyen : la repentance. Et là encore il trouve un modèle dans les anciens prophètes, et surtout dans Esaïe, dont il n'est, pour ainsi dire, que la voix, l'écho qui crie dans le désert : « Amendez-vous, faites un retour sur vous-mêmes, revenez vers l'Eternel, et portez de bons fruits.» Il veut créer un peuple nouveau, digne de recevoir le Messie et de régner avec lui. Il veut les conduire jusqu'à la porte du Royaume des Cieux; mais il ne pourra pas les faire entrer. Lui-même est obligé de s'arrêter sur le seuil (Luc, VII, 29). Cette communauté n'est que provisoire, préparatoire ; dès que le Messie aura paru, elle n'aura plus de raison d'être, elle se transformera pour devenir le noyau de l'économie nouvelle. Le signe visible qui introduit dans cette communauté, c'est le baptême. C'est à la fois un symbole de purification morale et physique, et un lien d'association religieuse (1).

Cette attente d'un Royaume terrestre est encore confirmée par l'idée qu'il se faisait de son fondateur, le Messie. A-t-il reconnu dans Jésus de Nazareth, dans cet homme obscur, à l'apparence si humble et à la conduite si étrange, le Messie promis, le Messie qu'il annonçait, qu'il attendait? Oui, répond le IVe Evangile, non, disent les synoptiques, et nous ne pouvons que nous ranger à leur avis. Car si Jean a reconnu en Jésus le Messie, com-

(1) Sabatier, *Encycl. des sc. rel.*, art. *Jean-Baptiste*, *p.* 168.

ment expliquer qu'après cela, il continue sa mission, et garde ses disciples autour de lui au lieu de se joindre avec eux à la suite de Jésus ? Bien plus, ses disciples s'unissent à ceux des pharisiens pour reprocher à ceux de Jésus de n'observer ni le jeûne, ni le sabbat (Marc, II, 18.) Et cette opposition persiste si longtemps, que Paul rencontre encore des disciples du Baptiste à Ephèse (Actes, XIX, 4).

Mais cette idée d'un Messie glorieux et triomphant, tel que se l'étaient représenté les anciens prophètes, éclate surtout dans la démarche que Jean-Baptiste fit faire auprès de Jésus par ses disciples, alors que lui-même était prisonnier d'Hérode (Mat. XI, 2-20.) Il avait attendu de la part de Jésus une manifestation éclatante et puissante pour la délivrance d'Israël, et voici que l'iniquité se développe librement. Il voit qu'il s'est trompé et que Jésus n'est pas le Messie qu'il attendait. Cependant une dernière lueur d'espoir brille encore à ses yeux, et il veut nettement poser la question à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus opère quelques guérisons en présence des disciples du Baptiste et répond ainsi par l'accomplissement d'une prophétie d'Esaïe LXI : « Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » Jean-Baptiste a-t-il été convaincu par cette réponse ? — Nous n'osons l'affirmer ; car la parole de Jésus : « Le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que Jean-Baptiste, » ne peut reposer que sur le doute, pour ne pas dire l'incrédulité de ce dernier. Ce qui le place au-dessous du plus petit dans le Royaume de Dieu, c'est qu'il n'y est pas entré, et il n'y est pas entré, parce qu'il n'en connaissait pas la nature ; il n'avait pas compris que

le royaume messianique serait un royaume spirituel. Et c'est cette erreur sur la véritable nature du royaume, qui lui a fait méconnaître le Roi, le Messie. Son idée sur le Messie est donc à la fois une conséquence et une confirmation de son idée sur le royaume messianique.

Ici l'on pourrait peut-être nous objecter que tous ces doutes de Jean-Baptiste sont d'avance réfutés par la certitude qu'il a eue de la messianité de Jésus le jour où il l'a baptisé dans le Jourdain. Il aurait vu le Saint-Esprit descendre sur Jésus sous forme de colombe (Luc, IV, 22), et il aurait entendu une voix venant du ciel et disant à Jésus : « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection (Marc, I, 11). Matthieu rapporte même les scrupules de Jean-Baptiste à l'égard du désir de Jésus, ainsi que les paroles de celui-ci pour lever ces scrupules : « Laisse faire maintenant, car il est convenable que nous accomplissions ainsi ce qui est juste » (Mat. III, 15). Or, nous ferons simplement remarquer que rien chez Marc et Matthieu n'autorise à donner au verbe voir (εἶδεν) un autre sujet que Jésus. C'est Jésus qui a vu ou plutôt senti l'esprit de Dieu descendre sur lui, et c'est lui qui a entendu la voix de Dieu dans son cœur. Ce drame, tout subjectif et intime a été objectivé plus tard par la tradition et amplifié chez Matthieu. Mais d'après Marc et Mathieu, Jean-Baptiste n'a rien vu ni entendu d'extraordinaire. « Cette scène a eu lieu, non pour donner à Jean-Baptiste une conviction, mais pour introduire Jésus dignement et puissamment dans le ministère qu'il allait commencer (1). »

Cette idée de Jean-Baptiste sur le Royaume des Cieux était partagée par tous ses compatriotes. Son père Zacha-

(1) Reuss, *Hist. évang.*, p. 172.

rie voit avant tout dans le Messie un puissant sauveur de la maison de David, un guerrier qui délivrera le peuple de la main de ceux qui le haïssent (Luc, I, 68). Le vieillard Siméon attend la délivrance de Jérusalem (II, 26). Les disciples se querellent pour savoir lequel d'entre eux serait le plus grand dans le Royaume des Cieux, et les fils de Zébédée veulent y occuper les premières places (Marc, X, 35, Mat. XX, 21). Le peuple croit que le Royaume de Dieu va paraître à l'instant (Mat. XIX, 11) et il goûte à l'avance les repas et les festins qui y seront donnés (Luc, XIV, 15). La vie de ce Royaume sera un prolongement perfectionné de celle-ci, la vie conjugale s'y continuera (Mat. XXIII, 28), et il réunira toutes les conditions d'un bonheur terrestre. Enfin, toute la conduite des disciples ne fait que confirmer le matérialisme des espérances juives.

Et pouvait-il en être autrement? Nous ne le pensons pas. Israël est persuadé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il est le peuple bien-aimé de ce Dieu, que la terre qu'il habite est une terre sacrée, que le temple est la demeure de ce Dieu ; en un mot, Israël a le ciel sur la terre. Qu'a-t-il besoin de chercher ailleurs ce qu'il possède ? Si le présent est sombre, ce n'est qu'une sorte de châtiment qui durera peu, pour faire place à un avenir d'autant plus glorieux. Et cette espérance est pour eux aussi certaine que l'existence même de Dieu. L'idée d'un Royaume de Dieu, en dehors de la Palestine, de Jérusalem, du temple, ne pouvait pas naître dans un esprit juif. Pour faire éclater ce cadre étroit, pour révéler à Israël un monde nouveau, et le véritable, pour faire son éducation, il ne fallut rien moins qu'une intervention directe de Dieu, il fallut un rayon divin qui déchirât ces épaisses ténèbres, il fallut un Envoyé du ciel pour révéler

le ciel, il fallut Jésus-Christ. Quelle a été son idée du Royaume de Dieu? C'est ce que nous allons examiner maintenant.

CHAPITRE II

Idée du Royaume de Dieu d'après les paroles de Jésus-Christ

§ I. — L'EXPRESSION

a) Royaume de Dieu et Royaume des cieux

Un premier obstacle nous arrête, c'est la dualité de l'expression. Tandis que Matthieu rapporte généralement celle de Royaume des Cieux, Marc et Luc ne connaissent que celle de Royaume de Dieu. Faut-il y voir une différence essentielle d'où l'on puisse tirer quelque conclusion sérieuse? Nous ne le pensons pas.

La première date de Jean-Baptiste qui en avait trouvé l'idée dans l'Ancien-Testament, et plus encore dans les préoccupations populaires de son époque. Jésus s'en empare, bien qu'elle représente une idée différente de la sienne. Il comprend que pour se faire écouter de ses compatriotes, pour les gagner, il faut leur parler un langage connu. Quand il dit: « Le Royaume des Cieux est proche », la corde sensible vibre au fond de tout cœur israélite, on écoute, et sous le charme de cette parole divine, les vieilles idées se transforment et la foule se retire pleine d'admiration. Sa méthode n'est pas de démolir pour reconstruire ensuite, mais de transformer.

Cependant, dès le début de son ministère, il s'est aussi

servi de l'expression Royaume de Dieu, expression nouvelle et qui lui est propre. Tandis que la première (Royaume des Cieux) désigne plutôt l'origine, le lieu d'où descend le Royaume, la seconde en indique plutôt la nature. C'est un royaume dont Dieu est le centre, le tout, et ce Dieu c'est le Père révélé par Jésus-Christ. La première indique plutôt l'idée juive, la seconde plutôt l'idée chrétienne. Quant à savoir laquelle des deux était le plus fréquemment employée par Jésus, la question nous semble sans importance. Mais nous comprenons que Matthieu qui est sans cesse préoccupé de rattacher la nouvelle alliance à l'ancienne ait maintenu la première, tandis que Marc et Luc ont préféré la seconde, parce qu'elle était plus conforme à la pensée du Maître, et nous partageons complétement leur sentiment.

Nous voici donc en présence d'une expression complexe, créée par Jésus lui-même; elle doit être autant que possible adéquate à sa pensée, les mots n'étant que des clous d'or qui résument et fixent les idées. Si donc nous soumettons cette expression à une analyse rigoureuse, elle doit nous conduire, à priori, à des conclusions que l'examen ultérieur des paroles de Jésus devra nécessairement justifier.

b) Analyse de l'expression : Royaume de Dieu

L'idée de royaume, en effet, éveille l'idée de puissance. Un royaume, dans le sens le plus vulgaire du mot, c'est une puissance constituée par la totalité des énergies individuelles d'une certaine contrée. Tels sont les royaumes de Belgique et d'Italie. Dans un autre sens, on peut aussi parler d'un royaume de la science ou de l'art. C'est aussi une puissance formée par les efforts de tous les grands

esprits qui ont marqué dans l'une ou l'autre de ces branches du savoir humain. Et personne n'osera contester la réalité de cette puissance, car aujourd'hui, au XIXe siècle, tout homme sérieux qui sait apprécier les choses, est obligé de convenir que si les œuvres de Dieu sont admirables, celles de l'homme sont grandes aussi, et qu'une filiation intime doit unir ces deux esprits. Mais cette puissance n'est pas la même dans les deux cas.

Dans le premier, Royaume de Belgique, elle renferme un élément matériel, partant périssable. La preuve en est que le royaume de Belgique n'existait pas autrefois, et qu'il peut venir à disparaître un jour. L'élément moral et indestructible subsistera ; mais il prendra une autre forme, celle d'une république, ou bien celle d'une province faisant partie intégrante d'un pays limitrophe.

Dans le second cas, royaume de la science, cette puissance est entièrement morale et indestructible. La science ne périra jamais, parce qu'elle est une étincelle de l'éternelle vérité. Cette étincelle, allumée dans la nuit du passé, se développe à travers les siècles, son éclat s'accroît de jour en jour, et ne trouvera d'obstacle que devant les limites mêmes du temps et de l'espace.

L'idée de puissance, et par suite de royaume, n'est donc pas une idée une et indivisible ; elle peut être modifiée. Ce qui lui confère son caractère matériel dans le premier cas, c'est le déterminatif « de Belgique. » La Belgique éveille l'idée de quelque chose de matériel. La science, au contraire, nous transporte immédiatement dans le domaine du spirituel. Le mot important, dans les deux expressions, cst donc le second.

Si nous appliquons maintenant ce résultat de notre analyse à l'expression royaume de Dieu, nous sommes en

droit de conclure qu'elle renferme l'idée d'une puissance divine, c'est-à-dire spirituelle, comme Dieu lui-même, et par le fait irrésistible. Cette puissance, s'adressant à l'homme et s'exerçant en lui, ne peut être que morale; la moralité est le caractère nécessaire des rapports entre Dieu et l'homme. Il faut que l'homme soit libre d'accepter ou de repousser cette puissance divine ; même sa liberté postule la possibilité de ne pas se décider du tout. Mais alors nous nous heurtons à une contradiction. Si cette puissance divine est irrésistible, si elle marche de progrès en progrès jusqu'à sa réalisation complète, il ne peut pas être question d'une résistance morale qui rendrait cette réalisation incomplète, partant impossible. La difficulté ne peut se résoudre que dans l'idée d'un jugement. Dieu, après avoir épuisé tous les moyens moraux, brisera la résistance du mal; car il faut que le triomphe final reste au bien.

Ainsi donc, par la simple analyse de l'expression, nous avons été conduit à ce résultat que le Royaume de Dieu est une puissance morale et spirituelle, qui se développe insensiblement, mais irrésistiblement dans les personnalités humaines, jusqu'à ce qu'un jour après un jugement final, elle arrive à son complet épanouissement et ne rencontre plus aucune opposition.

II. — Les paroles de Jésus

De l'analyse de l'expression passons à celle de l'idée. Or, nous trouvons cette idée du Royaume de Dieu exposée dans de nombreuses paroles de Jésus. Mais ces paroles sont loin d'être d'accord tant au point de vue de la forme qu'à celui du contenu. Aussi, croyons-nous nécessaire, avant d'entrer dans une analyse détaillée, et même pour

rendre cette analyse plus facile et plus nette, de faire une remarque générale sur la forme de ces paroles, et d'en essayer une classification suivant leur contenu.

a) La forme

Quand on s'occupe de la personne de Jésus, on oublie très facilement le dualisme qui la caractérise. Instinctivement on recherche l'unité, et suivant leurs idées acquises ou préconçues, les uns ne voient en lui que le côté divin, les autres, que le côté humain. Erreur capitale qui ne peut qu'engendrer d'autres erreurs. Bien distinguer ce n'est pas séparer, c'est, au contraire, préparer l'unité réelle.

Si donc nous considérons d'abord en Jésus le côté divin, la conscience messianique, nous sommes frappés de son élévation, de sa pureté, de sa sainteté. Ce caractère se réflète dans ses paroles, dans ses pensées, dans toute sa vie, et désarme la critique. On se sent en présence d'un esprit extraordinaire, divin, qui se meut à des hauteurs inaccessibles à l'esprit humain, dont l'œil plonge dans la nuit du passé et dans celle de l'avenir, et saisit dans son ensemble le développement moral de l'humanité. D'un coup d'œil il embrasse le plan divin, il en a l'intuition. Tout en apportant au monde le royaume de Dieu comme un germe puissant, il le voit déjà réalisé; il en pressent l'économie, il voit l'union de tous les hommes sous la loi divine de l'amour. Jésus est l'incarnation de la conscience religieuse de Dieu, et c'est dans cette conscience divine qu'il a puisé tous les trésors nouveaux qu'il a répandus dans l'humanité. Mais par quel moyen? Par la parole, et voici où nous touchons au côté humain du Sauveur.

Rappelons-nous qu'il a reçu une éducation élémentaire ; il n'a fréquenté d'autre école que celle de son village. Il était juif, palestinien, oriental. Pour s'exprimer et pour se faire comprendre, il a dû parler le langage de son peuple. Il a dû lui emprunter les expressions, les images surtout si riches dans le langage oriental ; et nous ne croyons diminuer en rien ni la grandeur, ni la divinité de Jésus en affirmant que, s'il était né en Suède, et si son ministère avait eu pour théâtre une contrée du Nord, il eût exprimé les mêmes idées sous des formes bien différentes. Il a été obligé de traduire son sentiment divin, adéquat à la vérité, en un langage humain et imparfait. Et qui n'a jamais encore éprouvé combien il est difficile parfois de traduire un sentiment, un état d'esprit dans un langage intelligible et adéquat ? C'est une expérience quotidienne et universelle ; car toutes les langues ont une expression pour désigner cet état que nous appelons dans la nôtre « ineffable ».

Jésus a donc eu à lutter contre une difficulté de langue. Quand il veut raisonner son sentiment et le faire passer par les formes de l'intelligence l'expression adéquate lui manque parfois ; il faudrait en créer de nouvelles, pour ainsi dire ; mais alors il s'expose à ne pas être compris. Force lui est de se contenter du langage populaire avec toutes ses ressources, mais aussi avec toutes ses imperfections. Au contraire, quand il trouve l'expression juste, ce sont de ces paroles immuables, qui s'imposent à tous à la fois par leur grandeur et par leur simplicité, qui sont dans la mémoire de tout le monde, devant lesquelles s'incline la critique la plus impitoyable, et qui resteront téernellement un sujet de méditation et d'admiration.

Malgré donc tout le respect et toute la vénération que

doit nous inspirer la forme même des paroles de Jésus, ne l'adorons pas sous prétexte de vouloir rester rigoureusement fidèles à la pensée du Maître. Ce serait un fétichisme d'un nouveau genre. Quand il parle de festin dans le royaume de Dieu, il faut nous rappeler que pour les orientaux le manger et le boire sont la plus haute expression de la communion heureuse (Mat. VIII, 11; Marc, XIV, 25). Quand il promet à ses disciple le centuple des biens qu'ils auront abandonnés sur cette terre, par amour pour lui, nous savons que cela ne peut être qu'une figure (Marc, X, 28); quand il dépeint l'état du mauvais riche dans l'enfer, et celui de Lazare dans le sein d'Abraham, nous abandonnons l'image saisissante, colorée, pour ne garder que l'idée de la récompense du juste et du châtiment du méchant (Luc, XVI, 19-31); quand il nous dit qu'il vaut mieux entrer borgne ou manchot dans le Royaume de Dieu, que de commettre un péché, nous sommes encore en présence d'une figure, parce que nous savons que dans le Royaume de Dieu il n'y aura ni borgne ni manchot. (Mat. V, 29) On pourrait multiplier les exemples; mais notre remarque nous semble suffisamment justifiée pour nous dispenser d'y revenir dans la discussion particulière de certaines paroles de Jésus.

b) Le contenu

Pour ce qui concerne le contenu des paroles de Jésus relatives au Royaume de Dieu, il est loin d'être identique. Jésus ne s'exprime pas toujours de la même manière au sujet de son Royaume, et il est facile de ranger ses paroles en trois catégeries distinctes :

1o Le Royaume de Dieu est proche. (1)

(1) Marc, I, 15; Mat. I, 17; X, 7; Luc, I, 43.

2° Le Royaume de Dieu existe déjà. (1)

3° Le Royaume de Dieu s'établira dans l'avenir. (2)

Remarquons d'abord que la gradation que nous employons n'est pas rigoureusement historique. Il est aisé de s'en convaincre par un coup d'œil jeté sur les textes cités. Un jour, Jésus parle du Royaume de Dieu comme d'une chose présente, et le lendemain, il en place l'établissement dans l'avenir et *vice versa*. Souvent même, les deux points de vue sont exposés dans le même chapitre (Luc, XVII.) Cette absence de gradation n'a d'ailleurs rien qui doive nous étonner. Jésus n'a pas prêché un système construit à l'avance et savamment ordonné. Il allait de bourgade en bourgade, annonçant la bonne nouvelle du Royaume, et guérissant les malades. La foule le presse, il parle ; un disciple, un docteur, un homme du peuple l'interroge, il lui répond ; un malheureux implore son secours, il lui tend la main ; c'est l'homme des circonstances. D'autre part, les auteurs de nos évangiles n'ont d'autre souci que de nous raconter aussi fidèlement que possible et jour après jour la vie de leur Maître. Matthieu seul essaie parfois de grouper des faits semblables. C'est ainsi qu'il a réuni au chap. XIII un certain nombre de paraboles qui n'ont assurément pas été prononcées dans la même circonstance, le même jour.

Mais s'il n'y a pas gradation, n'y a-t-il pas contradiction? Le Royaume de Dieu peut-il être à la fois proche, présent et futur? C'est ici que la question se complique; et, pour la résoudre plus facilement, nous allons la diviser.

(1) Marc, III, 15-35; IV, 26-31; Mat. XII, 28; Mat. XIII; Luc. VI, 20; VII, 22; XVII, 21 ; XVIII, 24.

(2) Marc IX, 1; Mat. X, 23; XIII, 36-43; Marc, XIII et paral. Luc, XI, 2; XVII, 22-37.

Entre les paroles des deux premières catégories, la contradiction n'est qu'apparente. Jésus étant lui-même le Royaume de Dieu (1) (Luc, XVII, 21), il pouvait dire en commençant son ministère : « le Royaume de Dieu est proche » c'est-à-dire, me voici : l'envoyé du Père, le Messie annoncé par les prophètes et par Jean-Baptiste. Je vous annonce une bonne nouvelle : « c'est que si vous écoutez ma parole, et si vous vous repentez de vos fautes, elles vous seront pardonnées ; vous serez les enfants du Père, vous entrerez dans le royaume de Dieu. » L'auteur de l'Apocalypse a traduit cette parole de Jésus-Christ en un langage plus simple encore : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. » (Apoc., III, 20). En sorte qu'aujourd'hui même, le royaume de Dieu, tout en existant, est proche de tous ceux qui ne l'ont pas encore reçu dans leur cœur, et ces deux idées de proximité et d'actualité, loin de se contredire, se complètent, et nous pouvons faire rentrer ces deux catégories de paroles en une seule.

La contradiction éclate réellement entre les deux premières et la troisième. Les paroles de Jésus de cette dernière catégorie nous ramènent en plein judaïsme, avec un

(1) Nous traduisons ce verset : car, voici, le Royaume de Dieu est « au milieu de vous », au lieu de : « au dedans de vous », parce que cette dernière traduction formerait contre-sens avec le contexte. Les pharisiens interrogent Jésus sur l'établissement du Royaume de Dieu, et Jésus leur répond que ce royaume ne viendra pas de manière à frapper les regards. Or, cette réponse est évidemment une rectification de la question, et nous autorise à conclure que les pharisiens attendaient un royaume visible et matériel ; ils n'avaient pas encore compris l'enseignement de Jésus. Comment celui-ci aurait-il alors pu leur dire : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous, c'est-à-dire, vous le possédez déjà, vous y êtes déjà entrés ? »

royaume terrestre, s'établissant dans un avenir plus ou moins rapproché, à la suite de phénomènes et de bouleversements extraordinaires. Nous examinerons d'abord l'idée de Jésus d'après les paroles des deux premières catégories. Elles nous semblent toutes frappées au coin de Maître et défiant la critique la plus audacieuse; elles nous offrent la véritable pensée de Jésus. Quand nous serons arrivés à la troisième catégorie, notre tâche sera moins facile, la critique devra intervenir pour distinguer l'humain du divin, et pour ne pas enfermer dans la conscience messianique une contradiction ou une erreur incompatible avec elle.

III. — Le Royaume de Dieu présent

Pour saisir cette idée du royaume de Dieu dans toute son originalité, son étendue et sa richesse, nous en examinerons successivement : 1° la nature ; 2° l'établissement, le développement et l'accomplissement ; 3° les éléments constitutifs, et, 4° nous terminerons par un coup d'œil général jeté sur son importance dans le plan de Dieu.

a) La nature du Royaume de Dieu

Le caractère original et fondamental du royaume de Dieu, prêché par Jésus-Christ, c'est sa spiritualité. Pour Jésus, le royaume de Dieu est essentiellement moral et spirituel. Son idée est absolument différente de l'idée juive que nous avons analysée plus haut.

Cette différence éclate déjà dans la forme même de la prédication. Jean-Baptiste, c'est le prophète antique avec ses foudres, avec son indignation ; sa prédication, c'est la tempête ; mais l'Eternel ne s'y trouve pas. L'Evangile de Jésus, c'est le vent doux et subtil, c'est la brise rafraîchissante : l'Eternel est là.

Mais si de la forme nous pénétrons au fond, ce caractère moral et spirituel est encore bien plus frappant.

A qui le royaume de Dieu est-il réservé? Est-ce à ceux qui possèdent un bien ou un titre quelconque? Lisez cet admirable sermon sur la montagne qu'on a depuis longtemps appelé la charte du royaume de Dieu, et vous verrez que ce royaume n'est ouvert qu'à ceux qui ne possèdent pas, qui manquent de tout, qui n'ont pour tout bien qu'un immense soupir. Dès que l'homme croit posséder quelque chose, être quelque chose, avoir quelque mérite devant Dieu, le royaume lui est fermé. Si vous ne devenez comme des enfants, c'est-à-dire simples, confiants, sans prétention aucune, vous ne pouvez entrer dans le royaume de Dieu. Ce caractère spirituel éclate avec plus d'évidence encore dans la guerre que le Sauveur a faite aux biens terrestres. Il a vu que le plus grand adversaire du spirituel était le temporel. Aussi, après avoir lui-même victorieusement repoussé les tentations de Satan, qui lui offrait le monde et sa gloire (Mat. IV, 9), il met ses auditeurs en garde contre les richesses de ce monde. Ne vous amassez point de trésors sur la terre; car ils sont soumis à la corruption, et rien de ce qui est corruptible ne peut entrer dans le royaume de Dieu. « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (Mat. VI, 19). « Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » (Luc, XVIII, 24). Mais en même temps il ouvre un point de vue tout nouveau, et montre le véritable but des richesses : Ce sont des moyens que Dieu met entre nos mains pour nous permettre de faire le bien et de nous amasser des trésors dans le ciel. Ce monde-ci, avec tout ce qu'il renferme, n'a point d'autre but (Mat. XIII, 45; Marc, X, 21). Jésus renverse toutes les idoles et dissipe

tous les rêves de jouissances matérielles que les Juifs avaient placées dans le royaume de Dieu. Ce royaume est le contraire des royaumes terrestres : dans ceux-ci, ce sont les plus petits qui servent les plus grands ; dans celui-là la véritable grandeur consiste à servir (Marc, X, 42). Un des principaux attributs des souverains terrestres est l'exercice de la justice. Or, Jésus, le fondateur du royaume de Dieu, se refuse à ce devoir. « Qui m'a établi juge, ou pour faire vos partages », dit-il un jour à deux frères qui venaient lui soumettre leur querelle (Luc, XII, 12). Non pas que Jésus ait méconnu la justice humaine et sa nécessité ; personne n'a professé pour elle un plus grand respect que lui. Mais la justice du royaume de Dieu est tout autre, et c'est la seule qu'il veuille enseigner et exercer. Une autre condition nécessaire au maintien de toute société terrestre, c'est le mariage. Jésus déclare manifestement que cet acte sera supprimé dans le royaume des cieux (Marc, XII, 25). Enfin, le jour où il a répondu aux pharisiens et aux sadducéens qui lui tendaient un piège, de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (Marc, XII, 17), il a clairement distingué son royaume de tout royaume terrestre. Jésus ne s'occupe jamais de questions de politique, de propriété, de guerre, de polygamie, etc..., c'est-à-dire de questions qui doivent intéresser tout chef d'un Etat terrestre, et ce genre de préoccupations ne se trahit pas non plus dans les recommandations qu'il donne à ses disciples (Marc, X, 42).

Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards, dit Jésus aux pharisiens, « on ne dira point : il est ici, ou : il est là. Car voici, le royaume Dieu est au milieu de vous. » (Luc, XVII, 20-21).

Le royaume de Dieu, c'est la conscience messianique de Jésus, c'est sa connaissance parfaite de la volonté de Dieu et son obéissance à cette volonté, c'est son amour inaltérable et son dévouement sans bornes pour tout ce qui souffre; ce sont, en un mot, toutes ces dispositions intérieures qui constituent sa personnalité et qu'il veut nous communiquer pour créer en nous un état semblable au sien. Le royaume de Dieu n'est pas un bien extérieur, c'est une disposition intérieure, c'est-à-dire qu'il consiste précisément en ce que Jean-Baptiste ne considérait que comme condition d'entrée. Plus nous réalisons l'image de Jésus, plus nous prenons possession du royaume de Dieu ; et cette possession ne sera complète que le jour où, débarrassés de tout ce qui nous retenait loin de Dieu, nous serons vraiment unis à lui, où nous le verrons, où nous serons ses fils au même titre que Jésus-Christ qui ne sera plus alors que le premier-né d'entre ses frères. Voilà l'économie nouvelle, le royaume de Dieu que Jésus a annoncé aux hommes. Que nous sommes loin d'un royaume terrestre, du royaume messianique juif! Nous planons dans un autre monde et nous nous rappelons la parole du Christ devant Pilate : « Mon règne n'est pas de ce monde » (Jean, XIX, 36). D'ailleurs, tout ce que nous aurons à dire sur l'établissement et le développement du Royaume, sur ses éléments constitutifs, postule la spiritualité et ne fait que la confirmer. La spiritualité du royaume de Dieu est la condition même de son existence.

C'est là le mystère du royaume de Dieu (Marc, IV, 11), cette chose inouïe que l'esprit juif ne pouvait comprendre, et que Jésus s'est efforcé de révéler à ses disciples. L'esprit juif ne se passionne pas pour les idées, il ne se complaît guère dans le domaine spirituel et moral ; il est

terre à terre et sensuel. Toute l'histoire de ce peuple n'est qu'une série de chutes et de rechutes sous la puissance des passions charnelles. Il y a pourtant une idée qui l'enflamme, c'est celle du Royaume messianique; mais là encore il voit avant tout la satisfaction de ses désirs charnels.

Si à cette prédisposition générale on ajoute la scolastique subtile et raffinée des rabbins qui trônait alors dans la chaire de Moïse, et le rapetissement auquel elle soumettait l'esprit juif depuis la captivité, on est moins surpris de la difficulté qu'éprouvaient les contemporains de Jésus à comprendre son point de vue spiritualiste. Le royaume de Dieu annoncé par Jésus était un mystère pour les juifs, c'est-à-dire une chose inconnue avant lui. Une longue éducation était nécessaire pour comprendre ce mystère. C'est pour cela que Jésus choisit les Douze. Il voulait leur révéler les mystères du royaume de Dieu ; il sentait que malgré la simplicité et la clarté de son enseignement, les disciples auraient de la peine à en comprendre le sens profond et caché ! Il savait que les idées religieuses n'étaient pas toujours les plus faciles à saisir dans leur essence et dans toute leur portée, et il est à regretter qu'aujourd'hui beaucoup de disciples méconnaissent cette pensée si sage du Maître.

Le grand obstacle qu'a toujours rencontré et que rencontre encore aujourd'hui l'idée d'un Royaume spirituel, c'est la difficulté qu'éprouvent beaucoup d'hommes à concevoir une réalité spirituelle, une réalité différente de celle qui tombe sous les sens. Dès qu'ils ne peuvent plus ni voir, ni toucher, ils se croient plongés dans le vide. Et cependant ces mêmes chrétiens parlent de Dieu, et de la présence de Jésus dans leur cœur ; ce sont pour eux des

réalités indiscutables. Peuvent-ils s'en faire une idée adéquate ? Non. Il y a donc des réalités qui échappent à nos sens, et le royaume de Dieu en est une. Ces réalités, la conscience religieuse les sent et les postule, et l'imagination s'en fait une représentation plus ou moins vive suivant les tempéraments. Cela est nécessaire, cela est humain : l'esprit de l'homme a besoin du concret ; l'anthropomorphisme est un besoin de notre nature. Jésus l'a compris, et il a traduit son idée en paraboles, en images saisissantes pour la foule. Mais il ne faut pas prendre le produit de l'imagination pour la réalité, pas même quand ce produit a été consacré par la tradition et l'histoire. Derrière l'image, le fait ; il faut chercher l'idée qui le soutient. Et pour s'élever dans ce monde des idées, pour en saisir l'essence, l'enchaînement, la portée, et, en somme, toute la grandeur, la prière à elle seule ne suffit pas ; il faut encore une étude soignée, approfondie : c'est là que gît la difficulté, c'est là ce qui constitue les degrés de la connaissance religieuse comme de toute autre. Mais ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que le chrétien, à quelque degré qu'il soit parvenu, trouve l'assurance de son salut et la paix de son cœur. Tous possèdent le diamant du royaume de Dieu, et en sont remplis de joie. Mais, tandis que les uns le gardent dans son état brut, tel qu'ils l'ont trouvé, et l'enveloppent soigneusement dans un linge, les autres le nettoient, le taillent et jouissent vraiment de tout l'éclat et de toute la beauté de leur trésor. Ils le possèdent mieux que les premiers, parce qu'ils en ont une idée plus nette et plus vraie.

b) Etablissement, développement et accomplissement du royaume de Dieu.

Cette conscience messianique avec tous ses trésors de vérité, de justice, d'amour et de charité, cette puissance morale et spirituelle, le royaume de Dieu, enfin, d'où est-il venu? La première parole de Jésus : « le royaume de Dieu est proche, » pose la question et en même temps la résout. Puisque ce Royaume était proche de la terre, il n'en venait pas, et son origine ne pouvait être que divine. Il est descendu du ciel; c'est la bonne nouvelle prêchée par Jésus-Christ, la bonne nouvelle du royaume (Mat. IV, 23). Il nous est offert à la fois comme but pleinement réalisé dans le ciel, et comme moyen, comme un levain qui doit nous transformer à l'image de cette réalité céleste, ou comme une semence qui doit passer en nous de la puissance à l'acte, en entraînant tout notre être dans le même épanouissement. Mais ces deux idées sont si étroitement unies, qu'il est impossible de les séparer. Que l'on ne s'étonne donc pas si nous envisageons le royaume de Dieu tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces deux faces. Nous ne faisons d'ailleurs qu'imiter l'exemple du Maître (cf. les paraboles du grain de senevé, Mat. XIII, 31, et du festin de noce Mat. XXII, 1-14).

Et tout d'abord, par qui cette semence divine doit-elle être répandue dansle monde?

Nous avons vu plus haut que Jésus, en choisissant les Douze, n'avait eu d'autre but que de les instruire et de les rendre capables de continuer son œuvre, d'annoncer la bonne nouvelle du Royaume : « Cette bonne nouvelle du Royaume, leur avait-il dit, sera prêchée dans le monde entier (Mat. XXIV, 14). Vous serez mes témoins, à Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre (Actes I, 8; II, 32).

Cet ordre ne s'adresse pas seulement aux disciples immédiats de Jésus, mais aux disciples de tous les siècles, c'est-à-dire à l'Eglise chrétienne. « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers » (Mat. IX, 37). Tout chrétien doit être un ouvrier dans le royaume de Dieu. C'est donc à l'Eglise chrétienne, héritière et continuatrice de l'œuvre des apôtres, qu'incombe le devoir de répandre la bonne nouvelle du Royaume. Malheureusement cette tâche si grande et si nette, l'Eglise ne l'a pas toujours comprise de cette manière. Les passions humaines, favorisées par les temps et les circonstances, l'ont compliquée, embrouillée, et dans cette pêche en eau trouble, les hommes, oubliant leur unique devoir, n'ont pas manqué de s'arroger des droits nouveaux, quasi-divins. Et c'est ainsi que l'Eglise, au lieu de semer la semence du royaume de Dieu, répand souvent l'ivraie et la discorde. Il ne peut donc pas paraître superflu de définir l'Eglise au point de vue surtout de son rapport avec le royaume de Dieu.

Qu'est-ce que l'Eglise? C'est une société d'hommes religieux unis par une même foi et par un même besoin d'adoration. Or la foi et le besoin d'adoration sont des faits essentiellement subjectifs, personnels, comme le sentiment religieux dont ils ne sont que l'expression. Dans ce cas il est évident que les différences de race, de climat, de nationalité, d'éducation, etc., introduiront des nuances dans la foi et dans le mode d'adoration, c'est-à-dire qu'elles donneront lieu à des Eglises différentes. En sorte que l'idée d'une Eglise une et universelle, est une idée fausse et antipsychologique ; et sa réalisation effective est aussi impossible que si l'on voulait ramener à l'unité réelle les diverses races du globe. C'est là la grande erreur de l'Eglise catholique ; aussi son unité est-elle

plus artificielle que réelle. Et d'où lui est venue la prétention à l'universalité? Précisément de celle d'être le royaume de Dieu. En s'identifiant avec le royaume de Dieu, l'Eglise catholique devait nécessairement affirmer son unité et son universalité. Mais en même temps aussi elle a faussé les deux idées et ouvert la porte aux erreurs les plus graves. Elle n'est plus un témoin de Jésus-Christ, un semeur du royaume de Dieu, mais elle a occupé la place de Jésus; elle est le Royaume, et elle dit contrairement au Maître : « Mon royaume est de ce monde, » et ses soldats combattent pour elle. Triste Royaume! Et je préfère l'illusion de l'espérance juive à la réalité catholique.

L'Eglise protestante, sous toutes ses formes, a nettement séparé les deux idées de l'Eglise et du royaume de Dieu; mais il ne serait peut-être pas difficile de trouver dans la pratique des dérogations à ce grand principe.

L'Eglise ou plutôt les Eglises, ce sont des faits concrets, humains, terrestres; tandis que le royaume de Dieu est un principe idéal, transcendant. Ce principe idéal, c'est le but des Eglises; elles doivent sans cesse tendre à le réaliser; mais jamais aucune d'entre elles ne pourra élever la prétention de l'avoir épuisé. Les Eglises réunies, c'est le royaume de Dieu en puissance, et tendant constamment vers l'acte sans pouvoir jamais y arriver. C'est la pensée que Jésus a exprimée quand il nous a appris à dire : « Que ton règne vienne. » Animées de l'esprit du sacerdoce universel, les Eglises doivent montrer aux hommes la grandeur de cet idéal, et par la conviction qui les anime, en provoquer une semblable chez leurs auditeurs.

Cette semence morale ne peut germer et se développer

que dans un terrain moral; c'est-à-dire, dans la conscience de l'homme. Il faut un cœur pour la sentir, une intelligence pour la comprendre et une volonté pour se l'assimiler, pour la faire sienne. Or, une idée morale ne peut s'offrir et se communiquer à un être moral que par un moyen moral. Il faut que l'homme soit libre d'accepter ou de refuser le bien que Dieu lui offre. Toute contrainte, soit de la part de Dieu, soit de la part des hommes, serait un non sens, un sacrilège, un anéantissement de la dignité divine et humaine. Le « compelle intrare » de la parabole (Luc, XIV, 16 24), comme l'interprète l'Eglise catholique, est immoral, et c'est ne rien comprendre à la personne et à l'œuvre du Christ que de lui imputer une pareille idée. Quel est le sens de cette parole? Sous cette forme vive, Jésus n'a pu avoir d'autre but que de recommander aux serviteurs d'insister tellement auprès de ceux du dehors, de leur parler avec tant de chaleur et de conviction, qu'il leur serait impossible de ne pas accepter l'invitation à la noce. Non, le royaume de Dieu n'a pour s'établir et se développer qu'un seul moyen: la persuasion par la parole et par la vie de ses membres. Les Eglises chrétiennes et surtout l'Eglise catholique, partant du faux point de vue que nous venons de mettre en lumière, n'ont pas toujours compris ce grand et unique principe de propagande du royaume de Dieu, et, dans leur zèle excessif et aveugle, elles ont armé le bras séculier pour en hâter la réalisation. Entre la conscience de l'homme et l'idée du royaume de Dieu, deux puissances morales, elles ont introduit la matière avec ses brutalités et ses horreurs pour opérer l'union et la fusion. Mais l'Eternel n'était pas là.

Le seul moyen de propagande est donc la parole péné-

trée de conviction. C'est à la fois le moyen le plus noble et le plus difficile. Que d'obstacles n'a-t-elle pas à surmonter pour mettre le cœur en contact avec la semence divine, et pour faire naître le premier tressaillement de l'homme nouveau ! Il faut qu'elle s'individualise, qu'elle présente à chacun la même vérité suivant le degré de culture de ses facultés intellectuelles et morales, par le côté qui lui est le plus accessible. Il faut que le savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, le blanc et le noir, l'homme civilisé et le sauvage, tressaillent également devant ce divin mystère, et que chacun le comprenne d'une manière suffisante; et l'on pourrait presque dire : autant d'hommes, autant de nuances dans la prédication de l'Evangile. Ne pas comprendre cela, c'est manquer de sens psychologique et se condamner à la stérilité. Il ne suffit donc pas que la parole soit convaincue, il faut encore qu'elle soit intelligente pour trouver le chemin des cœurs et pour y déposer la semence du royaume de Dieu.

Quant au développement du Royaume, Jésus en a nettement marqué le mode dans les paraboles du grain de senevé (Mat. XIII, 21), du levain (XIII, 33) et de la semence (Marc, IV, 26). De même qu'un peu de levain pénètre et fait lever une grande masse de pâte, de même aussi le royaume de Dieu doit pénétrer et transformer les hommes individuellement et l'humanité entière. La semence qui est déposée en terre croît, sans qu'on sache comment. La terre produit d'elle-même d'abord l'herbe, puis l'épi, puis le grain tout formé dans l'épi ; et, dès que le fruit est mûr, on y met la faucille, car la moisson est là. C'est un développement progressif, presqu'invisible ; rien de brusque, de hâtif, aucune phase n'est sacrifiée. Il

en est de même du royaume de Dieu : progrès lent et sûr, voilà la loi de son développement. Dans le royaume de Dieu, comme dans celui de la nature, se justifie la parole de Bacon : « Natura non facit saltus. »

Cependant, la comparaison n'est pas rigoureusement exacte. Dans le développement du royaume de Dieu en l'homme, il entre en jeu un facteur qui constitue une différence essentielle : je veux parler de l'effort conscient. Le grain, une fois déposé en terre, se développe sans le secours de l'homme Il renferme certaines puissances invisibles qui, placées dans les conditions voulues, se déploient et produisent la plante et le fruit. Il n'en est pas de même pour l'homme. Quand il a reçu la semence du royaume de Dieu, il faut qu'il fasse un effort de volonté, si petit qu'il soit, pour en favoriser le développement. Dieu ne nous sauve pas sans nous et malgré nous. Dans la plante, le développement est le produit de puissances fatales ; dans l'homme, il est le résultat de puissances conscientes et libres. Mais le dernier comme le premier ne peut être que progressif ; car la liberté et la moralité postulent le temps avec ses alternatives et ses possibilités.

Voilà donc une nuance capitale, et il pourrait sembler étrange qu'elle ait échappé à Jésus. Il n'en est rien, pourtant ; et nous la voyons proclamée au début même de son ministère dans ces paroles : « Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle. » (μετανοεῖτε καὶ πιστεύετε ἐν τῷ εὐαγγελίῳ.) (Marc, I, 15). Nous trouvons encore cette idée fortement mise en lumière dans les paraboles de la perle de grand prix (Mat. XIII, 45), de la drachme et de la brebis perdues (Luc, XV). Repentance et foi, voilà la double action de l'homme nécessaire au développement du royaume de Dieu.

Se repentir, c'est s'arrêter dans la direction dans laquelle nous pousse tout notre passé, vers laquelle nous entraînent tous les instincts, toutes les passions de notre nature, et, sans revenir en arrière — ce qui d'ailleurs serait impossible — et sans mutiler aucune de ces puissances naturelles, les transformer et leur imprimer une direction nouvelle, opposée peut-être à la première; en un mot, se vaincre soi-même, voilà la première et gigantesque tâche qui s'impose à celui qui veut entrer dans le royaume de Dieu.

Mais cette lutte n'est possible que si le regard est fixé sur Jésus, dont la vie et la mort inspirent une énergie et une confiance qui défient les obstacles et les dominent, malgré l'impuissance et les défaites apparentes. Car si Pascal a dit avec raison que l'homme est plus grand que ce qui le tue, cela est vrai surtout pour le chrétien, parce qu'il connaît ces obstacles, parce qu'il a la conviction que c'est la main d'un père qui les place devant lui, et que derrière ces nuages brille un soleil radieux. Cette confiance inébranlable, cet attachement puissant s'appelle la foi. C'est la seconde action qui féconde et couronne la première, et qui ouvre à l'homme dès ici-bas, la voie royale du Royaume de Dieu.

Voilà comment Jésus concevait le développement de son royaume. C'est la lutte intime, cachée, mais non moins opiniâtre pour cela; la lutte de tous les instants, la lutte qui dispute pied à pied le terrain à l'ennemi, la lutte malgré la défaite, la lutte plus acharnée après le triomphe même. C'est un christianisme viril et fort qui n'a rien de commun avec ce christianisme facile, à coups de foudre, qui tend à nous envahir. Ce dernier peut éblouir, mais il ne transforme pas. Il est

semblable à la plante dont on a hâté la croissance d'une manière excessive ; elle peut avoir une apparence de force et de vigueur, elle peut séduire le regard ; mais le premier coup de vent la froisse et la couche, et jamais elle ne porte de fruit. Saint Paul ne connaissait pas ce christianisme facile. Il était déchiré par la lutte entre l'homme nouveau et l'ancien. Ce n'était pas seulement le système nerveux, l'imagination qui était ébranlée, c'était la conscience morale qui se débattait dans les liens de la nature charnelle, qui aspirait à la sainteté et à la vérité, et qui lui inspira ce cri d'angoisse : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (Rom., VII, 21) ! C'était un de ces violents qui ravissent le Royaume de Dieu (Mat., XI, 12). L'édification de ce nouvel homme en nous, de cet homme qui doit croître tandis que l'ancien doit diminuer, la régénération, n'est pas l'œuvre d'un moment, c'est l'œuvre de toute la vie. Beaucoup n'arrivent qu'à poser les fondements de cet édifice, d'autres le portent à une certaine hauteur, mais nul ne l'achève ici-bas. Tout finit ailleurs : Que ceux qui luttent, espèrent, la victoire est à eux. Quant aux impatients, aux aveugles qui ne comprennent pas cette loi profonde et divine du développement progressif, et qui, en apparence, plus zélés que Dieu lui-même, cherchent à en corriger la sage lenteur, ils me rappellent la mouche du coche du bon La Fontaine, et Jésus leur répond comme à Jacques et à Jean, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur un bourg samaritain parce qu'il avait refusé de recevoir leur Maître : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés » (Luc, IX, 55.).

Le Royaume de Dieu se développe donc insensiblement et irrésistiblement sur la terre. Or ce développement aura nécessairement une fin, c'est-à-dire qu'il arrivera un

moment où tous les obstacles que le péché dressait devant lui, auront disparu. Le triomphe final restera au bien. Nous ne pouvons en douter sans douter de nous-mêmes. Car le sentiment de l'obligation, du devoir, en posant le bien comme but suprême de nos efforts, en affirme nécessairement aussi le triomphe final (1). Je dois faire le bien, donc le bien peut et doit triompher. Le devoir c'est le nécessaire voulu. Cette fin, l'Evangile l'appelle le jugement. (Mat, VI, 4; VII, 1; X, 28-32; XIII, 37; XVI, 27; XVIII, 8, 23, 35; XIX, 28; XXII, 11-14; XXIV, 30; XXV, 19, 31; Marc., VI, 11; Luc., X, 14; XVI, 22). Quel sera ce jugement? La réponse n'est pas si aisée qu'on pourrait bien le croire. Car les synoptiques ne nous offrent guère de trace d'un jugement différent de celui qui, dans l'esprit juif, devait précéder l'établissement du royaume messianique, c'est-à-dire un jugement matériel et violent. Et pourtant, si ce que nous venons de dire de la nature et du développement du royaume de Dieu est exact, de pareilles prémisses n'autorisent qu'une seule conclusion : le jugement ne peut être que moral, intime, c'est-à-dire absolument différent de ce que dans notre langage juridique nous désignons sous ce nom. Voyons donc si ce dernier point de vue est affirmé aussi dans nos synoptiques, et s'il est conforme à la pensée de Jésus. Quant à l'autre, nous en renvoyons l'appréciation au chapître suivant, parce que tous les textes sur lesquels il repose rentrent dans la troisième catégorie des paroles de Jésus relatives au royaume de Dieu.

Et tout d'abord, la question se divise nécessairement. Le royaume de Dieu est à la fois individuel et social (2).

(1) Sabatier, cours inédit.

(2) Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, I, p. 257.

Depuis dix-huit siècles, les individus peuvent le posséder, et un jour l'humanité entière doit y entrer. Le jugement s'exerce donc aussi dans une double sphère : la sphère individuelle et la sphère sociale. Il y a un double jugement : l'un, qui fixe le sort des individus après la mort, l'autre qui déterminera la destinée de l'humanité après le développement complet du royaume de Dieu. Immédiatement après la mort vient le jugement. Cette vérité est confirmée par deux textes décisifs : Luc, XVI, 22, et XXIII, 43. Les destinées du mauvais riche, de Lazare, et du brigand sur la croix sont fixées immédiatement après la mort. Un jour, les Sadducéens s'étant réunis autour de Jésus pour lui poser une question touchant la résurrection, il leur répondit : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous sont vivants » (πάντες γὰρ αὐτῷ ζῶσιν) (Luc, XX, 38). L'homme qui est uni à Dieu par la foi, ne meurt point ; il est fils de la résurrection parce qu'il est fils de Dieu. L'union avec Dieu, voilà la plus sûre garantie de notre résurrection, de l'indestructibilité de notre âme. La mort n'est qu'un moment, une transition. Elle est en quelque sorte la sanction du jugement, en débarrassant notre âme de tous les liens mondains qui la retenaient dans son élan vers Dieu, vers la sainteté, vers la pureté, vers le bien. En sorte que, pour parler un langage rigoureux, ce n'est pas le jugement qui suit la mort, mais c'est la mort qui suit le jugement. Mais à quel moment faut-il alors placer le jugement? Au moment de la conversion. Le jugement est ouvert pendant toute la vie de l'homme jusqu'au jour où il se décidera pour Dieu et contre le monde. Alors l'esprit de Dieu rendra témoignage à son esprit qu'il est enfant de Dieu (Rom., VIII, 16) et, par conséquent, fils de résurrection.

C'est, en fin de compte, l'homme qui se juge lui-même. Et nous sommes ici en parfait accord avec l'auteur du quatrième évangile (Jean, III, 16-22; VI, 66). Voilà le jugement prononcé sur tous ceux qui meurent avant la réalisation complète du royaume de Dieu, et nous ne voyons pas dans quel but ces âmes comparaîtraient devant un second tribunal.

Quel sera maintenant le jugement qui mettra fin au développement général du royaume de Dieu dans l'humanité ? L'humanité, comme l'individu, marchera de progrès en progrès, elle réalisera l'idéal vers lequel elle tend, le mal sera vaincu et expulsé de son sein, et elle ira s'unir à Dieu. Le royaume de Dieu sera complètement réalisé, c'est-à-dire que les âmes des rachetés seront unies dans un même sentiment. Quel sera le mode de cette nouvelle existence? quelles seront ces demeures auprès du Père, ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre? Sera-ce notre terre transformée? Car elle aussi suivra la transformation de l'humanité, ou plutôt l'humanité, en se transformant, la transformera. Où est la limite entre l'esprit et la matière? Questions impénétrables auxquelles il serait téméraire de vouloir donner une réponse. La seule chose que l'on puisse affirmer, c'est que cette existence nouvelle sera essentiellement différente de l'existence terrestre.

La condition des méchants vient compliquer le problème. Dans sa réponse aux sadducéens (Luc, XX, 34-36), Jésus semble considérer la résurrection comme un privilège accordé aux justes seulement, parce que eux seuls sont les fils de Dieu. Cependant il est à remarquer que Jésus n'a pas voulu leur donner un tableau détaillé de l'avenir; il n'était pas venu pour cela. Il a simplement voulu mettre en relief une des conséquences du grand

principe de la paternité divine. Mais la résurrection des méchants ne fait aucun doute dans la pensée de Jésus. Les méchants seront punis, donc ils ressusciteront (Luc, XVI, 19-31 ; Mat., XIII, 40-50 ; XXII, 13; V, 30; VII, 13; XXV, 30, 46, etc.). Quelle sera la nature de leur châtiment ? Nous ne pouvons ici suivre la tradition des synoptiques que pour l'idée, parce que nous avons des réserves à faire quant à la nature. Un châtiment corporel, terrestre, nous semble être en contradiction avec la pensée de Jésus et avec toute logique humaine.

Nous avons vu, en effet, que le royaume de Dieu était une idée essentiellement morale et spirituelle, et que la récompense des justes consistait dans des biens moraux, résumés dans l'union avec Dieu. Les méchants resteraient donc seuls attachés à la matière? La matière serait donc mauvaise en soi ? Théorie grave qui nous ramènerait bien vite au paganisme antique. Dieu est esprit, et ce qui constitue vraiment l'homme, le bon comme le méchant, est aussi esprit. Leurs relations sont morales et spirituelles, et il est impossible que les châtiments aussi bien que les récompenses dont l'homme peut être l'objet de la part de Dieu, puissent avoir un autre caractère. Le méchant, dépouillé de tout ce qui est terrestre, de tout ce qui l'aveuglait, de tout ce qui obscurcissait son jugement, contemplera la vérité, la justice, la sainteté dans tout leur éclat; son péché se dressera devant lui dans toute sa noirceur, et Jésus le reniera devant son père céleste (1). Ces tortures morales, dont nous ne pouvons

(1) Il faut évidemment renoncer aussi à la conception traditionnelle du ciel et de l'enfer comme étant deux lieux différents, séparés par un abîme. Cette conceptipn n'a d'autre fondement que la difficulté qu'éprouve notre esprit à se représenter un jugement autrement que sous la

nous faire une idée, ne sont-elles pas un châtiment assez terrible? Les flammes de l'enfer ne pâlissent-elles pas devant les flammes du remords?

En outre, quel rapport y a-t-il entre le péché, acte moral, et le châtiment corporel? La souffrance du corps peut-elle expier un péché de l'âme? Non, cela est impossible, et toute l'œuvre rédemptrice de Jésus repose sur cette impossibilité même. Si je puis expier mes fautes, je n'ai plus besoin de Sauveur. Que les hommes châtient le corps pour punir les crimes de l'âme, cela se conçoit aisément; c'est le seul moyen à leur disposition pour atteindre l'âme, et encore est-il bien indirect, bien imparfait et souvent même absolument impuissant. Mais Dieu peut atteindre directement l'âme, dans cette vie déjà, et à plus forte raison dans la vie à venir, quand ce corps mortel aura disparu. Vouloir le renfermer dans les limites étroites de

forme d'une séparation des méchants d'avec les bons, parce qu'il nous semble, que dans un même lieu, le châtiment des uns nuirait à la félicité des autres. Mais que l'on veuille bien peser ces trois considérations : 1° Les notions de temps et d'espace dans lesquelles notre esprit est enfermé ici-bas, en dehors desquelles il ne peut se mouvoir, seront modifiées alors, et ne seront plus pour nous, comme aujourd'hui, des limites, des entraves. Notre esprit ne connaîtra plus ni obstacle, ni obscurité. 2° Ce qui constitue le vrai châtiment du méchant, c'est non l'absence, mais la présence de Dieu, de cet être bon, juste et saint qu'il a volontairement offensé. Dieu sera pour ainsi dire le miroir pur et fidèle qui reflètera, étalera devant ses yeux *toute* sa méchanceté. C'est le contraste de l'âme avec Dieu qui fera le bonheur des uns et le malheur des autres. 3° La félicité de ceux qui auront accepté la grâce de Dieu, offerte en Jésus-Christ, ne sera nullement troublée par le châtiment des méchants, pas plus que celle de Dieu n'est troublée actuellement par leur conduite coupable. La félicité ne consiste pas dans une absence de sentiments ; bien au contraire, l'activité du sentiment est la condition même de la vie, partant aussi de la félicité.

notre impuissance, c'est faire de l'anthropomorphisme à outrance sans le savoir et sans vouloir en convenir.

Ce châtiment sera-t-il éternel (1) ? Ici encore je doute que les disciples nous aient transmis la vraie pensée du Maître. Car tout ce que Jésus nous a révélé sur Dieu, le Père tendre et miséricordieux, s'y oppose. Je ne puis comprendre que, devant un pécheur courbé sous le poids de son indignité, disant à Dieu : « Père, aie pitié de ton enfant », ce Père reste éternellement inflexible. Si, comme nous l'avons établi plus haut, la loi du monde moral, comme celle du monde physique, est le développement progressif, cette loi serait-elle donc annulée pour les méchants, c'est-à-dire, pour ceux qui en auraient le plus besoin? Ces malheureux auraient le sentiment de leur faute, de leur imperfection ; ils verraient la perfection, ils en pressentiraient la grandeur et la beauté, ils y aspireraient de tout leur être, et jamais ils ne pourraient faire un pas vers elle? Dans ce cas, Dieu me semblerait plus cruel qu'aucun homme ne l'a jamais été. Et je n'oublie pas qu'il

(1) L'idée d'un Dieu *un* est contraire à la doctrine des peines éternelles. En effet, si le châtiment est éternel, le mal l'est aussi ; car à quelque point de vue que l'on envisage le châtiment, soit comme une expiation, soit comme un moyen de relèvement et d'éducation, on ne peut soutenir que ce ne soit un mal. Partout où il y a souffrance il y a mal, parce que la souffrance n'est pas dans l'ordre qui est le bien. Mais, si le mal est éternel, Dieu n'est plus le principe un et éternel duquel dépendent toutes choses, comme le proclament l'Ancien et le Nouveau Testament ; non, il y a à côté de lui un autre principe, éternel comme lui, qui lui échappe, le mal. Et nous voilà en plein dualisme, sur la route du manichéisme et de toutes les erreurs qui ont si cruellement éprouvé l'Eglise des premiers siècles. Deux issues seulement me semblent possibles. L'anéantissement des méchants ou le rétablissement final.

est juste aussi et saint ; je sais qu'il punira le méchant et que le châtiment sera terrible, mais j'ai de la peine à croire qu'il sera éternel, parce qu'il me semble antichrétien, parce qu'en Dieu l'idée de justice est inséparable de celle d'amour, et qu'elle diffère essentiellement de celle que nous attachons à ce terme.

Ainsi donc, un jugement moral et intime sera le couronnement logique et digne du développement de la grande idée morale du royaume de Dieu. Les apôtres, n'ayant de sens que pour un royaume terrestre et prochain, ne pouvaient en concevoir l'établissement que sous la forme d'une catastrophe arrivant brusquement et suivie d'un jugement plus ou moins semblable à ceux qui étaient rendus dans les prétoires de l'époque.

c) *Les éléments constitutifs du royaume de Dieu*

Nous connaissons la nature du royaume de Dieu et tout ce qui ce concerne son développement. Il nous reste à voir maintenant quels en sont les éléments constitutifs. L'idée de royaume en comprend effectivement trois autres : celle d'un roi, de citoyens et d'une loi réglant leurs rapports et leurs actes. Examinons successivement chacune d'elles.

Le souverain de ce royaume c'est Dieu, le créateur de toutes choses. C'est un roi saint et juste qui ordonne et qui veut être obéi. Mais cette justice qui supposerait une certaine crainte chez les sujets, et introduirait par conséquent le mal dans le royaume de Dieu, est transformée par l'amour. Le roi est avant tout un père qui aime tendrement ses enfants. Or le gouvernement d'un père, et du meilleur de tous, dont l'unique mobile d'action est l'amour, est absolument différent de celui d'un roi, lié

par une constitution, mais aussi appuyé sur elle pour sévir. Cette révélation de Dieu comme Père remplit toutes les pages du Nouveau Testament ; nous en trouvons bien aussi des traces dans l'Ancien, mais avec un sens tout différent. Le peuple entier est le premier-né de Dieu. « Quand Israël était jeune, je l'aimais, et j'appelais mon fils hors de l'Egypte » (Osée XI,) « Israël est mon premier né. » (Exode IV 22). Mais individuellement les Israélites n'avaient pas le droit de s'appeler les fils de Dieu. Et d'ailleurs l'idée ne leur en aurait pu venir que difficilement, parce que Dieu leur apparaissait toujours sous une forme sévère et inflexible. « Tu dois », voilà l'accent que portent toutes ses paroles. Il revêt toujours une apparence redoutable et imposante. Le grand-prêtre seul peut l'approcher et servir d'intermédiaire entre lui et le peuple. Le simple Israélite était trop impie pour se présenter devant la face de Jéhovah.

Quel contraste entre ce Dieu et celui que Jésus nous a révélé, le souverain du royaume de Dieu ! Toutes les barrières, tous les tonnerres, toute cette atmosphère imposante et redoutable qui enveloppait et cachait Dieu, est dissipée ; nous le voyons tel qu'il est, nous sentons battre son cœur de père. Quelle intimité entre lui et son enfant ! « Offrez-lui vos jeûnes et vos prières dans le secret de votre cabinet, car il est là, avec vous ; il sait tout ce dont vous avez besoin, avant même que vous le lui demandiez. Et si vous qui êtes méchants, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre père qui est dans les cieux, donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent (Mat. VII. 11). Il prend soin de vous, lui qui revêt le lis des champs, et nourrit les petits oiseaux ; il ne vous oubliera point. Tous les cheveux de votre tête

sont comptés, et pas un ne tombera sans sa volonté. » Et si nous réfléchissons un peu sur nous-mêmes, sur notre conduite à son égard, ne sommes-nous pas obligés de convenir qu'il n'y a qu'un père qui soit capable d'un amour aussi grand et aussi désinteressé ?

Du moment où le roi est le père de ses sujets, ceux-ci doivent se considérer comme frères et dans une condition de parfaite égalité. Toutes les différences de race, de nationalité, de rang doivent disparaître, parce qu'elles ne constituent aucun privilège aux yeux de Dieu. Tous ont péché et mérité la condamnation ; Jésus dit à tous : Repentez-vous et croyez. Aucun ne peut invoquer en sa faveur quelque bonne action ; et cela fût-il possible, il n'y a aucun rapport entre nos mérites et la grâce de Dieu. Et St-Paul a parfaitement exprimé la pensée de Jésus, quand il nous montre Dieu renfermant tous les hommes sous la condamnation, afin de faire grâce à tous. (Gal. III 23) A la fraternité dans le mal, par Adam, a succédé la fraternité dans le bien, par Jésus. Il n'y a plus ni Juifs ni païens, ni sages, ni ignorants, ni grands, ni petits, mais tous ceux qui sont entrés dans le royaume de Dieu, sont enfants de Dieu, enfants qu'il s'est acquis par son amour immense. Tous reposent sur son sein.

On a quelquefois essayé de contester l'universalité du royaume de Dieu, en se fondant sur certaines paroles de Jésus : « N'allez pas vers les païens, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains, » dit-il à ses disciples (Mat. X,5-6). A la femme cananéenne qui lui demande de guérir sa fille, il répond : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens » (Marc, VII, 24 ; Mat. XV 26). Il aurait clairement affirmé ici un particularisme juif. Nous ferons simplement observer :

1° Que la spiritualité du royaume, démontrée plus haut, entraîne nécessairement l'universalité.

2° Que Jésus a nettement exprimé ce caractère de son royaume en diverses circonstances (Luc, XIV, 42 ; Marc, VII, 31 ; Mat. VIII, 5 ; XXIV, 14 ; XXVIII, 19 ;)

3° Que les paroles de Jésus (Mat. X, 5-6 et XV, 26) n'ont pas le sens absolu qu'on leur prête.

4° Que les conditions d'entrée dans le royaume de Dieu, telles que nous les avons exposées plus haut, excluent tout particularisme.

Quelle sera la loi, la constitution de ce royaume ? Quand les hommes se sentent frères, il ne peut être question d'autre loi que de celle de l'amour, né du contact avec le père et du sentiment de la filiation divine. L'amour doit être l'inspirateur du culte divin et de la vie individuelle et sociale, parce que amour implique liberté, et exclut toute espèce de contrainte. C'est cette loi qui nous dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même. » Tu chercheras l'intérêt de ton prochain avant de songer au tien. Alors tu seras le disciple de celui qui a dit : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir » (Mat. XX, 28). Il n'y a plus de grand et de petit commandement. Tous sont d'égale importance. De la même source il ne peut s'échapper une eau tantôt pure, et tantôt impure. Aussi n'est-ce pas aux actes que Dieu regarde, mais au principe, à la source d'où ils émanent. Il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point, et moi, je vous dis que celui qui dit à son frère « raca » mérite d'être puni par le sanhédrin, et que celui qui a regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. » Il a été dit aux anciens : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ; mais

moi je vous dis : Aimez vos ennemis. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? (Mat. V, 43, 46) les péagers n'agissent-ils pas de même ? »

Aimez vos ennemis ! Parole étrange dans un temps où l'ennemi était l'étranger ; mais aussi l'une de celles qui marquent le mieux la grandeur de l'œuvre du Christ, et qui nous font entrevoir son royaume comme ce lieu tant désiré, où toutes les querelles, toutes les animosités seront apaisées, pour se confondre dans la divine harmonie qui unira tous les cœurs. « Aimez-vous les uns les autres comme moi je vous ai aimés, » voilà le seul commandement que Jésus nous ait laissé.

Mais cette loi de l'amour n'est-elle pas la négation de celle du Sinaï ? — Ecoutez la réponse de Jésus : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. » On n'abolit que ce qui est mauvais. Or, la loi du Sinaï n'est pas mauvaise ; elle est l'expression de la volonté de Dieu, et cette volonté est bonne et parfaite, une et immuable. Mais elle nous permet de prendre attitude pour ou contre elle. Aussi est-ce en nous qu'il faut chercher la cause de ce dualisme apparent. Par sa révolte, l'homme a expulsé, pour ainsi dire, la volonté de Dieu de son cœur ; elle est devenue pour lui une puissance extérieure, étrangère et ennemie. Mais, comme nous en avions besoin pour vivre, Dieu l'a objectivée en la gravant sur les tables du Sinaï. Le trésor qui était à nous et en nous, nous l'avions rejeté ; mais Dieu l'avait gardé pour nous le rendre par Jésus-Christ. Le second Adam a réparé la faute du premier. La volonté de Dieu n'est plus gravée pour nous dans la pierre, mais elle s'incarne en nous par le Saint-Esprit qui habite dans nos cœurs, et devient pour nous un sujet de joie et de bonheur. Nous nous sentons riches

et puissants, et ce qui pesait sur nous comme un joug, devient une passion : faire la volonté de Dieu, c'est la passion du chrétien, du citoyen du royaume de Dieu. Mais le principe de cette passion est précisément l'amour.

d) Coup-d'œil général sur l'idée du royaume de Dieu dans le plan divin.

Notre analyse est terminée. Nous avons essayé de montrer cette idée du royaume de Dieu dans toute sa richesse et sous toutes ses faces. Nous croyons n'avoir jamais abandonné le terrain des paroles historiques de Jésus, sauf pour ce qui concerne la condition ultérieure des méchants. Une pierre manquait à l'édifice ; nous avons essayé d'entrer dans la pensée de Jésus et de combler la lacune. Mais avons-nous en général bien compris la pensée explicite et implicite de Jésus ? Voilà la question qui se pose. Pour la résoudre, il faudrait un critère sûr, qui nous permît de contrôler notre interprétation des textes. Or, ce critère existe, et nous croyons le trouver dans la détermination de la place que tient l'idée du royaume de Dieu dans le plan divin de la Providence. Si cette idée, telle que nous venons de l'exposer, est juste, il faudra qu'elle s'adapte exactement à cette place.

Le royaume de Dieu, c'est l'œuvre de Dieu lui-même. Jésus n'a été que l'envoyé du Père pour la réaliser. « Père, dit-il, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire » (Jean XVII, 4). Cette œuvre a donc sa place dans le plan de Dieu à l'égard de l'humanité, et pour saisir cette place, nous devons jeter un coup-d'œil sur ce plan tel que le déroulent devant nous la révélation et l'histoire.

De quelque manière que l'on interprète les premiers

chapitres de la Genèse, il en ressort toujours l'idée que Dieu est le Créateur de toutes choses, et que l'homme est sorti saint et pur de ses mains. L'homme reflétait l'image de Dieu; sa nature était en pleine harmonie avec la nature divine; son désir se confondait avec la volonté de Dieu, et il trouvait dans cette communion tous les biens désirables. Mais une pareille communion ne pouvait être fondée que sur la liberté, condition de toute moralité. Or, la liberté ne mérite ce nom que lorsque, mise en présence de toutes les possibilités, elle se détermine pour l'une à l'exclusion de toutes les autres. Ce glorieux privilège de l'homme le perdit. Avec le péché, plus d'harmonie entre Dieu et lui, plus de relations filiales, plus d'unité; un abîme s'est creusé entre eux. Cette scission entre Dieu et l'homme en a déterminé une autre parmi les hommes eux-mêmes : l'égoïsme remplace l'amour. Les inimitiés personnelles se perpétuent dans les familles et dans les nations. L'œuvre de Dieu semble déchirée pour toujours. Cependant, il n'abandonnera pas ses créatures égarées. Mais comment parviendra-t-il à les réunir de nouveau en un seul troupeau, à effacer les différences de races, de nationalités, de sexes, de caractères? Comment ramener l'unité au milieu de ce chaos de toutes nations, de toutes tribus et de toutes langues? Comment vaincre l'égoïsme naturel et concilier les intérêts multiples? Les diverses communautés sociales et religieuses tendent bien vers ce but, et l'on peut dire que toute l'humanité soupire après le royaume de Dieu. Mais ce royaume n'est pas une juxtaposition d'unités, il est une unité. Il fallait donc une économie nouvelle qui embrassât le monde entier, et une passion dominante dans laquelle se confondissent toutes les autres; or, cette économie nouvelle, c'est précisément

le royaume de Dieu annoncé par Jésus, et la passion qui résume et dirige toutes les autres, c'est l'amour de Dieu et du prochain. Le royaume de Dieu, c'est Dieu lui-même ; c'est son amour s'incarnant en Jésus-Christ, et descendant parmi les hommes pour les pénétrer, les régénérer, les élever à lui, les diviniser. Oui, les hommes peuvent et doivent devenir les fils de Dieu, les frères de Jésus-Christ. Le royaume de Dieu, c'est l'harmonie rétablie dans le monde moral, c'est le cœur de l'homme s'unissant avec le cœur de Dieu, son Père ; c'est l'unité primitive et divine. C'est le chrétien un avec Christ, et, par Christ, un avec le Père.

CHAPITRE III

Le royaume de Dieu dans l'avenir.

Après avoir esquissé l'idée de Jésus sur le royaume de Dieu, nous pourrions à la rigueur considérer notre tâche comme terminée. Nous savons que ce royaume existe déjà ; nous en connaissons la nature, le mode de développement et le but vers lequel il tend. Cependant il ne nous est pas permis de passer sous silence un grand nombre de textes de nos évangiles qui contredisent formellement le point de vue que nous venons d'établir, qui présentent le royaume de Dieu comme un royaume terrestre, en tout conforme au royaume messianique attendu par les Juifs contemporains de Jésus-Christ, et qui en relèguent l'établissement dans l'avenir. En sorte qu'après avoir dit du royaume de Dieu ce qu'il est, il nous reste à

montrer ce qu'il n'est pas. Nous nous trouvons en présence d'une contradiction flagrante qui réclame une solution, parce qu'elle jetterait sur la personne du Christ une ombre incompatible avec son caractère messianique. Il se serait trompé, ce que nous ne pouvons admettre. Il s'agit donc de découvrir la valeur et le sens véritables de ces textes. Nous ne pouvons évidemment pas les analyser tous, et avec le même soin; car nous serions entraînés bien loin au-delà des limites de cette étude. Nous voulons simplement indiquer une voie, donner une méthode qui permette de s'orienter avec quelque sûreté dans cette question délicate. Nous voulons jeter quelque lumière dans ces ténèbres, ne serait-ce que pour en faire mieux ressortir la profondeur, et pour calmer un peu le zèle intolérant et la pitié dédaigneuse de certaines âmes mystiques, qui ont toutes une prédilection particulière pour l'apocalypse et les spéculations eschatologiques. Brouillées comme elles le sont avec l'exégèse et l'histoire, elles arrivent à des conclusions qui seraient d'une certitude mathématique, si elles n'étaient pas purement fantaisistes.

I. — Les textes.

Voici les principaux textes sur lesquels on appuie cette théorie :

Dans le royaume de Dieu, les justes seront assis à table avec Abraham, Isaac et Jacob (Mat. VIII, 11). Jésus y rompra le pain avec ses disciples et partagera la coupe avec eux. (Marc, XIV, 25). Les justes y retrouveront au centuple tous les biens qu'ils auront abandonnés ici-bas pour suivre le Sauveur (Marc, X, 28). Les apôtres y

jouiront d'un privilège : ils seront assis sur douze trônes pour juger les tribus d'Israël. Judas l'Iscariot sera évidemment de ce nombre puisqu'au moment où ces paroles furent prononcées, il faisait partie du groupe des Douze. (Mat. XIX, 28). Mais Jésus ne sait pas quels seront les deux qui seront assis immédiatement à sa droite et à sa gauche (Mat. XX, 23).

L'établissement de ce royaume sera précédé de cataclysmes effroyables dont nous trouvons le détail surtout dans les discours eschatologiques de Mat. XXIV et XXV, Marc, XIII et Luc, XXI. Après des guerres fratricides et meurtrières, après des famines, des pestes, des tremblements de terre, etc..., le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus son éclat, les étoiles tomberont du ciel, et l'on verra le Fils de l'homme descendre des nuées du ciel, entouré d'anges qui sonneront de la trompette, et les morts ressusciteront (Mat. XIX, 28 ; XXV, 31 ; Luc, XIV, 14 ; XVI, 27). Alors commencera le jugement qui sera en tout conforme à la description qu'en a donnée le prophète Joël, III, 11-14. Les méchants s'en iront dans un lieu ténébreux (Mat. VIII, 12; XXII, 13 ; XXV, 30) ; un feu ardent les tourmentera sans cesse (Mat. XIII, 42 ; Marc, IX, 44). Cet endroit s'appelle le séjour des morts (Luc, XVI, 23), ou la géhenne (Mat. V, 22 ; VIII, 28 ; IX, 44). Les justes s'en iront dans un lieu appelé le paradis (Luc, XXIII, 43), où ils jouiront de tous les biens désirables.

Quand arriveront ces choses ? Personne ne le sait, pas même le Fils de l'homme (Mat. XXIV, 36). Mais ce qu'il peut affirmer avec certitude, c'est qu'elles arriveront bientôt, du vivant même de la génération qui l'écoute (Marc, IX, 1 ; Mat. XVI, 28; Luc, IX, 25). Même les Douze

n'auront pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le Fils de l'homme sera venu (Mat. X, 23).

Nous voilà bien loin du royaume moral et spirituel qui se développe organiquement, lentement, mais irrésistiblement. Nous sommes en plein judaïsme, et nous ne pouvons croire que Jésus parle ainsi ; car le premier rabbin venu en aurait dit autant. Nous sommes évidemment ici en présence d'une altération de la pensée du Maître, altération inconsciente, mais réelle. C'est un mélange d'idées juives et chrétiennes. Il faut essayer de dégager les deux éléments. Voyons d'abord la part qui en revient aux rédacteurs de nos évangiles.

a.) Part des disciples

Pour bien comprendre la pensée et la vie de l'Eglise primitive, il est nécessaire de se pénétrer tout d'abord du grand principe sous lequel elles se meuvent constamment, qui les inspire et sans la lumière duquel il est impossible de saisir la vérité sur cette période de l'histoire.

Les apôtres et les premiers chrétiens concevaient le temps comme divisé en deux grandes phases : le siècle présent (ὁ αἰῶν οὗτος) et le siècle à venir (ὁ αἰῶν μέλλων) (Mat. XII, 32 ; Marc, X,30 ; Luc, XVI,8 ; XX, 35). Le présent siècle, c'est celui qui a été témoin des plus sanglantes humiliations infligées au peuple d'Israël et à son Dieu : L'étranger foule aux pieds la terre sainte, le temple a été profané et finalement le Messie, le Saint et le Juste a été cloué sur un bois infâme. L'iniquité est à son comble, la coupe des malheurs est épuisée. Le Messie va revenir dans sa gloire, et tirer une vengeance éclatante des ennemis

d'Israël et de Jéhovah (1). Le présent siècle va finir : c'est un dogme capital de la primitive Eglise. Et les Juifs partagent ce sentiment, qu'il n'y a qu'une intervention divine qui puisse rendre à Israël le rang qu'il doit occuper parmi les nations ; le Messie, annoncé par les prophètes, peut seul réaliser cette grande délivrance. Les Juifs attendent la venue du Christ, tandis que les chrétiens attendent son retour. Et l'attente de ces derniers est justifiée par des paroles explicites du Maître : « Cette génération ne passera pas avant que ces choses (le retour glorieux) ne soient arrivées. » (Marc, IX, 1 ; Mat. XXIV, 34). Quand Jésus, au moment de quitter ses disciples, leur annonce l'effusion du Saint-Esprit, ceux-ci lui posent la question : « Sera-ce alors (c'est-à-dire dans quelques semaines au plus) que tu rétabliras le royaume d'Israël » (Actes I, 6) ?

C'est dans cette atmosphère d'attente fiévreuse que vivaient les premiers chrétiens. Et leur imagination religieuse se donnait libre carrière dans le domaine de l'eschatologie. Ils se représentaient ce jour du Fils de l'homme sous des couleurs d'autant plus sombres et terribles que leurs ennemis avaient mérité de plus grands châtiments. Ils recherchaient dans leur mémoire toutes les paroles de Jésus qui de près ou de loin pouvaient toucher à cette question capitale pour eux, et auxquelles ils n'avaient rien compris jusqu'alors ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, ils les étendaient, les amplifiaient en les commentant. En un mot, ils en rêvaient, s'il nous est permis de parler ainsi. Le retour prochain du Christ était leur préoccupation dominante. Cette idée fournissait

(1) Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, I, p. 132-144 et 306-314.

un thème inépuisable aux méditations et aux calculs des communautés chrétiennes. Ces grandes choses, elles les verront de leurs yeux, elles iront à la rencontre du Christ qui descendra sur les nuées du ciel comme l'a prédit Daniel; il sera accompagné d'anges. Ceux qui seront morts à cause de lui ressusciteront, ils reprendront un corps qui ne pouvait être que terrestre. Tous les peuples seront assemblés sur la montagne de Sion, et là sera tenu un jugement dont Mat. XXV, 31-46 est évidemment une description. Les chrétiens en viennent même à négliger leurs devoirs quotidiens, et saint Paul, tout en partageant leurs idées, est obligé de leur recommander un peu plus de calme et de patience (I Thess. IV, 15). Une littérature spéciale entretient cette fièvre: ce sont les apocalypses, dont la principale est celle qui ferme le canon du Nouveau Testament. Leur esprit ne pouvait donc pas entrer dans un développement moral, lent, invisible du royaume de Dieu, et dans une fin de même nature. Ils avaient déjà eu l'occasion de constater les difficultés et les lenteurs qui paralysaient les progrès de l'Evangile, et ils sentaient bien qu'une catastrophe soudaine et violente pouvait seule mettre un terme au présent siècle et inaugurer le siècle à venir.

Ces préoccupations apocalyptiques nous expliquent, ce me semble, tout ce qu'il y a de juif et de matériel dans les paroles de Jésus au sujet de son retour et de l'établissement de son règne. Ce qui serait vraiment étonnant, c'est que les auteurs sacrés n'eussent laissé, dans leurs écrits, aucune trace d'une idée qui les passionnait à un si haut degré. Même, s'il était possible d'établir des degrés d'authenticité parmi les livres les plus authentiques du Nouveau Testament, je n'hésiterais pas à accorder le premier

rang à ces paroles et à ces spéculations eschatologiques, parce qu'elles expriment le battement même du cœur de l'église apostolique. D'ailleurs une analyse, même rapide, du discours rapporté dans Mat. XXIV, Marc, XIII, Luc, XXI, ne fera que confirmer ce qui vient d'être dit. Ce discours, dans sa teneur actuelle, ne peut être attribué à Jésus.

Notons tout d'abord que le quatrième évangile n'en renferme absolument aucune trace. Si ce n'est pas une preuve, c'est au moins une présomption en faveur de notre thèse.

Ensuite, nous remarquerons une nuance importante entre le discours tel qu'il est rapporté dans Matthieu et dans Marc, d'un côté, et dans Luc, de l'autre. Tandis que les deux premiers annoncent d'une façon plus ou moins transparente une catastrophe accablant la Palestine (1), Luc précise davantage, et désigne Jérusalem (2), il voit la ville sainte environnée de tranchées, il a le carnage sous les yeux. Cette différence s'explique par le fait que Luc a composé son évangile après la ruine de Jérusalem, tandis que Matthieu et Marc ont écrit avant cette date (3). Nous n'examinerons donc le discours que d'après les deux premiers.

Ce discours (4) est une réponse aux disciples, réponse directe dans Matthieu, indirecte dans Marc. Jésus vient de leur annoncer que du temple, il ne resterait bientôt plus une pierre sur l'autre. La ques-

(1) Mat. XXIV, 16 ; Marc. XIII, 14.

(2) Luc. XXI, 20.

(3) Sabatier, *Encycl. Lichtenberger*, art. St-Matthieu.

(4) Colani, *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, 2e *éd.* 1864, p. 201-213; Weiffenbach, *Der Wiederkunfts gedanke Jesu*, p. 90-101.

tion qui se pose naturellement à l'esprit des disciples est celle-ci : « Quand cela arrivera-t-il, et à quel signe reconnaîtra-t-on que toutes ces choses vont s'accomplir » ? (Marc, XIII, 4). Marc l'a très-bien compris. Matthieu, au contraire, semble renseigné sur ce sujet et prête aux disciples cette question invraisemblable : « quel sera le signe (non pas de la proximité de cette ruine), mais de son avénement et de la fin du monde (1)? » Et la réponse de Jésus, indirecte et étrange dans Marc, devient directe et naturelle dans Matthieu.

Nous concluons de ce fait :

1° Que Matthieu, sentant le peu d'unité entre la question et la réponse dans Marc, y a porté remède en modifiant la question des disciples ; mais de cette façon il lui a ôté tout à-propos et tout lien avec ce qui précède.

2° Que les apôtres ont confondu deux idées — ruine de Jérusalem et retour du Messie — que nous ne trouvons jamais réunies, ni dans l'esprit, ni sur les lèvres de Jésus. Si Jésus avait annoncé la connexité de deux faits aussi considérables, il en serait certainement resté quelque trace évidente dans nos évangiles. Or nous n'en trouvons aucune, si ce n'est dans le discours qui nous occupe. D'ailleurs, il nous semble très facile de saisir, dans l'esprit des apôtres, l'origine et le dévoloppement de la connexité de ces deux idées.

Elles devaient naturellement s'appeler et s'associer intimement. Jérusalem sera détruite. C'est une prophétie du Seigneur, et, quelque difficulté que les apôtres aient à la comprendre, ils s'en souviennent. Mais cette ruine ne peut évidemment qu'être le dernier terme de l'iniquité.

(1) Mat. XXIV, 3.

Le Messie puissant et glorieux qu'ils connaissent et qu'ils attendent, ne peut tarder d'un jour après ce sacrilège, pour venir établir son royaume et la Jérusalem nouvelle. Pour eux, comme pour les Juifs, la ruine de la Cité sainte doit coïncider avec la fin du monde. Que le Messie revienne avant cette ruine, ils trouveront la chose toute naturelle : Le Seigneur ne voulait évidemment pas permettre ce triomphe de l'iniquité ! Mais qu'il annonce son retour glorieux comme devant avoir lieu longtemps après cette catastrophe, ils n'y comprennent plus rien. Et voilà comment ces deux idées se sont nécessairement unies dans leur esprit. Marc les a juxtaposées, sans lien logique ; Matthieu essaie déjà d'en établir un ; avec Luc, la fusion est achevée, Jérusalem est nommée. Il y a ici une trace bien frappante, ce nous semble, de la préoccupation des apôtres que nous venons de signaler. Marc nous place en présence d'un hiatus de la pensée de Jésus ; la trame est coupée. Matthieu et Luc essaient de la renouer ; mais cette coupure chez le premier nous autorise, et même nous oblige, à poser un point d'interrogation derrière la réponse attribuée à Jésus. Le résoudre, nous n'en avons pas la prétention ; nous nous contentons de le justifier.

En effet, si maintenant, de la question des disciples, (Marc XIII, 4), nous passons au verset 32, nous y trouvons une réponse directe : « Pour ce qui est du jour ou de l'heure, dit Jésus, personne ne le sait, ni les anges du Ciel, ni le Fils, mais le Père seul. » Suivent quelques conseils fort naturels sur la vigilance. Nous avons donc 5-31, un morceau qui vient interrompre l'ordre du récit, et qui pourrait bien être une interpolation. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est que le morceau

forme un tout, et que son origine s'explique très facilement.

M. Colani (1) a démontré d'une façon remarquable que nous sommes ici en présence d'une apocalypse judéo-chrétienne. Nous y trouvons le principe de division de ce genre littéraire : 1° ἀρχαὶ ὠδινῶν (5-9), le commencement des douleurs (hérésies, guerres, famines) ; 2° θλῖψις (9-14), persécution sanglante (persécution de la part des parents et des compatriotes) ; 3° τέλος (14-31) la catastrophe finale (Ruine de Jérusalem et du monde, et jugement). On connaît en outre à peu près l'origine de cette apocalypse. Eusèbe rapporte (2) que quelque temps avant l'émigration de l'Eglise de Jérusalem à Pella, les principaux avaient eu une révélation qui leur ordonnait cette fuite. Or, cette apocalypse et celle de Marc visent les mêmes évènements; elles doivent donc être identiques, autrement la seconde ne serait qu'une répétition inutile. Et l'on comprend très bien que Marc, en présence d'une apocalypse attribuée à Jésus par toute l'Eglise, lui ait assigné une place dans son Evangile, dont la rédaction se place précisément à cette époque (vers 68).

Nous trouvons une confirmation de cette hypothèse dans l'avertissement renfermé dans le verset 14 : « Que celui qui lit, comprenne ». Il s'agit clairement ici non de paroles recueillies dans la tradition orale comme le reste de l'Evangile, mais de paroles écrites. L'auteur, sentant qu'il y avait là une difficulté pour le lecteur, a jugé bon d'éveiller son attention ; Jésus aurait dit, et Marc aurait répété après lui : « Que celui qui a des oreilles pour ouïr

(1) Colani, *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 201 ss.
(2) *H. E.*, livre III, 5.

entende ». C'était donc très probablement un petit écrit que Marc aura inséré dans son Evangile.

Cependant il faut ajouter que Marc n'a pas dû l'insérer purement et simplement, car les trois parties ne sont pas enchaînées et soudées rigoureusement comme elles devaient l'être dans l'original. Il y a mêlé certaines paroles de Jésus prononcées dans d'autres circonstances (Cf, Marc, XIII, 9-13, avec Mat., X, 17-21, et Marc, XIII, 15, avec Luc, XVII, 31). Et ces interpolations donnent lieu à des contradictions. Ainsi, d'après v. 10, la fin n'arrivera que lorsque l'Evangile aura été prêché à toutes les nations, tandis que d'après v. 14-24 il semblerait qu'elle doive arriver comme une catastrophe soudaine.

Quelque insuffisante que soit notre critique pour épuiser la question, elle nous semble néanmoins assez rigoureuse pour enlever à ces discours leur caractère d'authenticité absolue, et la valeur scientifique et dogmatique que la tradition s'est toujours plu à leur accorder. On sent que ce n'est plus le Maître qui parle, mais que ce sont les disciples qui voient et interprètent certaines paroles du Maître, évidemment obscures autrefois, à travers le prisme de leurs préoccupations les plus chères.

b) Part de Jésus.

Quelle est maintenant la part de Jésus dans ces discours ?

A l'observation que nous avons faite plus haut sur le langage de Jésus-Christ, il convient maintenant d'en ajouter une autre non moins importante sur son œuvre. Quel a été son but ? Il est venu de la part de Dieu pour annoncer aux hommes la bonne nouvelle du salut. Son œuvre a été essentiellement et exclusivement morale et religieuse. Il

est venu révéler aux hommes la vraie nature de Dieu, et leur enseigner leurs devoirs envers ce Dieu-Père et envers eux-mêmes. Il leur a montré toute la grandeur et toute la beauté de ces rapports nouveaux, et toutes les conséquences heureuses qui pouvaient en résulter pour eux. Dans ce domaine moral et religieux, la conscience de Jésus était le reflet fidèle de la conscience même de Dieu, elle en était l'incarnation. Jésus avait la conscience nette et claire de la volonté de Dieu à l'égard des hommes. C'est par ce côté qu'il a été vraiment Dieu. Il n'en a pas été de même pour sa conscience scientifique. Il ne possédait pas la toute-science comme son père; son intelligence était celle d'un homme, plus ou moins cultivée. L'avenir, en dehors du domaine moral et religieux, lui était caché. Les circonstances de la fin du monde, le moment de cette fin, il n'en savait rien (Marc, XIII, 32); il ne s'en préoccupait pas même. Il n'avait pas mission de révéler l'avenir à la curiosité humaine. Pour tout ce qui concerne son œuvre, il est d'une clairvoyance parfaite : il prédit sa mort, sa résurrection, son retour, l'établissement définitif du royaume de Dieu. Sa route se trace devant lui comme un sillon lumineux, et quoiqu'elle passe par le calvaire, il y marche; c'est pour cette heure qu'il est venu, et il a le sentiment de l'indestructibilité de sa personne et de son œuvre.

On m'objectera peut-être que par sa prédiction de la ruine de Jérusalem, (Marc. XIII, 1-2; Mat. XXIII, 37) prédiction qui s'est réalisée, Jésus a établi sa connaissance de l'avenir en dehors du domaine moral et religieux. Cela est vrai; mais je me demande si un homme politique et clairvoyant, à l'esprit élevé comme l'était celui de Jésus, libre de tout préjugé juif et national, n'eût pas pu pres-

sentir également cette catastrophe en présence de l'endurcissement des Juifs et de la surexcitation croissante des esprits contre les Romains? Et le souvenir des malheurs du passé devait désormais ouvrir la pensée aux possibilités les plus extraordinaires.

Une autre objection, bien plus grave, qu'on pourrait nous faire est celle-ci : Puisque la conscience scientifique de Jésus était humaine, partant faillible, pourquoi ne pas admettre purement et simplement l'authenticité de ces discours, et dire qu'il s'est trompé, qu'il s'est contredit, qu'il a partagé certaines idées erronnées des Juifs, ou que, pour cacher son ignorance de l'avenir, il s'est réfugié dans le vague quand il en parlait, de façon à nourrir et à raviver les tendances apocalyptiques des disciples? L'objection paraît séduisante et la solution possible ; néanmoins nous ne pouvons nous y rallier.

Si nous nous plaçons à un point de vue purement logique et rationnel, nous sommes obligé de reconnaître la possibilité de toutes ces incertitudes et obscurités dans l'esprit de Jésus. Mais notre tâche n'est pas de déterminer un Christ possible, mais le Christ réel et historique. Or l'impression que fait sur nous la personne du Christ, telle qu'elle ressort des autres parties de nos évangiles d'une authenticité incontestée, est contraire à toutes ces possibilités. Partout nous trouvons un Christ saint, d'une lucidité d'esprit et d'un tact merveilleux. Jamais il n'hésite sur le chemin à suivre; il ne dit jamais que ce qu'il veut dire, ce qui est opportun, nécessaire dans la circonstance présente, pour réveiller et cultiver la conscience de ses auditeurs; il n'est jamais embarrassé, il dévoile et réduit à néant les pièges de ses adversaires,

il s'affranchit des traditions subtiles et des préjugés nationaux, et nous ne craignons pas d'être démenti en disant que si son intelligence a été humaine, il n'y en a jamais eu de plus élevée et de plus saine que la sienne, et que ce qui fait la grandeur et la beauté de sa vie c'est son unité et son harmonie. Et ce Christ se serait contredit de la façon la plus grossière? Il aurait eu moins de conséquence et d'unité dans l'esprit, que le plus simple moraliste ou théologien moderne? Non, il n'a pas pu prononcer ces discours eschatologiques, dans leur teneur actuelle. Supposé même que la chose fût logiquement possible, elle serait moralement impossible.

c.) Conclusion : Jésus n'a annoncé que son retour prochain.

Que reste-t-il donc de ces textes qui puisse être vraiment attribué à Jésus? C'est l'idée du retour prochain. Jésus a prédit son retour non pas dans un temps éloigné, indéterminé, mais du vivant même de la génération (γενεα) qui l'écoutait (Marc, IX, 1; Matthieu, X, 23, XXIV, 34). C'est la génération présente qui le verra et dira : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Matthieu, XXIII, 39). Quand il réclame la vigilance (Matthieu, XXIV, 42-44; XXV, 1-13), la fidélité et la bonne administration des talents (XXV, 14-30), il a en vue son retour (1)

On a souvent essayé de nier l'authenticité, non pas de l'idée du retour, mais celle de la proximité du retour,

(1) Dans toutes ces paraboles, l'idée centrale est : Soyez toujours prêts, que ce soit votre préoccupation dominante, car le Fils de l'homme peut venir à toute heure. Ainsi Moïse recommandait aux enfants d'Israël de se tenir prêts à partir après le passage de l'ange exterminateur. Exode XII. Voyez : Wittichen, *Jahrb, d. d Théol.*, 1862, p. 354-56.

affirmée dans le mot γενεὰ. Jérôme (1) traduit ce mot par « l'espèce humaine, » Dorner et Riggenbach par « le peuple juif. » D'autres ont allégorisé les paroles de Jésus, et c'est ainsi que M. Schérer (2) voit dans la destruction de Jérusalem une manifestation invisible du Seigneur. Meyer (3) y trouve un triple sens : Jésus aurait désigné son retour : 1° dans l'effusion du Saint-Esprit ; 2° dans le triomphe de son œuvre dans le monde ; 3° dans son retour à la fin des temps pour ressusciter et juger les hommes ; les disciples auraient fait une confusion, et ramené ces trois sens à l'unité. C'est, à notre avis, chercher bien loin l'explication d'une parole simple et claire. Dans la grécité biblique (4) γενεὰ indique toujours un espace de temps, et par dérivation les hommes de cet espace, et nous traduisons par « génération. » Luc XI, 50, confirme explicitement ce sens quand il déclare que c'est la γενεὰ présente qui aura à rendre compte de tout le sang versé depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie. Une génération représente la moyenne d'une vie d'homme, c'est-à-dire 30 à 40 ans. Hérodote (5) et tous les anciens comptaient trois générations par siècle. Jésus a donc annoncé son retour dans un temps très rapproché.

L'idée de la parousie prochaine du Seigneur est, comme nous l'avons déjà montré plus haut, la pierre angulaire de l'Eglise primitive. C'est elle qui inspire cette ardeur missionnaire, et qui explique aussi en partie les

(1) Godet, *Ev. de St-Luc*, II, p. 341.

(2) Strasburger Beitrœgen z. d. théol. Wissen schaften II, 1851, p. 83 ss.

(3) Meyer, *Com. de St-Matth.*, p. 462.

(4) Cremer, Wœrterb. d. neutest. Gracitat, p. 147.

(5) Hérodote, II, 142.

succès obtenus. Maranatha, le Seigneur vient, dit saint Paul (I Cor. XVI, 23) ; nous, vivants, nous le verrons (II Thess. IV, 15) ; l'effet de ces paroles était irrésistible sur les âmes religieuses et travaillées. C'est cette idée qui explique aussi la charité des premiers chrétiens : Si le Seigneur doit apparaître bientôt, disait-on, nos biens ne nous serviront de rien ; nous en aurons d'autres bien plus grands ; et on les partageait volontiers entre les pauvres.

Or il n'est pas possible d'admettre que toute l'Eglise primitive, et surtout saint Paul, qui n'était pas un faible d'esprit, aient été ainsi les dupes d'une idée fausse, inventée par les disciples. Qu'ils aient mal interprété la pensée de Jésus, cela est une autre question que nous examinerons à l'instant même. Mais du moins l'ont-ils fait dans la plus grande simplicité de leur cœur.

Le cadre apocalyptique était tout prêt, moulé dans l'esprit des disciples, avant l'apparition du Maître ; tous les détails en étaient stéréotypés, et jusqu'à l'expression même de ces détails. Parlez à l'un d'eux de la venue du Messie, simplement, sans aucun détail, sur le mode de cette venue, et immédiatement il aura dans l'esprit la peinture de Daniel, et il vous dira que le Messie viendra sur les nuées du ciel, entouré d'anges. Le cadre était prêt ; il ne manquait plus que le Messie, le joyau à enchâsser. Jésus l'offre, dans un cadre différent il est vrai ; mais les disciples n'y comprenant rien, l'en retirent le plus naturellement du monde pour le placer dans le leur. Jésus s'est aperçu de leur erreur, et il a souvent essayé, mais en vain, de rectifier leurs idées juives ; il y aurait facilement pu employer tout son ministère, car nous connaissons la tenacité des Douze. Mais le Maître avait

bien autre chose à faire que de s'acharner après une erreur que le développement même de son Evangile devait nécessairement mettre en lumière et extirper.

II. — Identité des prophéties du retour et de la résurrection de Jésus (1).

La question de l'établissement du royaume de Dieu dans l'avenir se ramène donc à celle de la parousie prochaine. Mais immédiatement se dresse devant nous l'objection que Jésus s'est trompé, puisque dix-huit siècles se sont écoulés depuis, et que nous en sommes encore à l'attendre. Voici notre réponse : « Non, Jésus ne s'est pas trompé, parce que les prédictions touchant sa résurrection et son retour sont identiques. Il est revenu en ressuscitant des morts, et plusieurs de ceux qui l'avaient vu et entendu avant sa mort ont pu le voir et l'ont vu. »

Quand et en quelle circonstance Jésus a-t-il pour la première fois parlé de son retour ? Il ne peut l'avoir fait avant la prédiction de ses souffrances et de sa mort, et, nous sommes naturellement renvoyés dans la dernière partie de son ministère. Or le moment décisif où Jésus pour la première fois laisse entrevoir à ses disciples ses souffrances et sa mort, c'est lors de la confession de Pierre (Marc. VIII, 28 et paral.). C'est aussi dans cette circonstance que nous l'entendons pour la première fois parler de sa résurrection et de son retour. Ce passage est capital pour notre thèse. Mais avant de le soumettre à l'analyse, nous sommes arrêté par deux passages antérieurs qui indiquent déjà le retour du Christ (Mat. X, 23 et XIII,

(1) Weiffenbach, ouv. cité, p. 373 et ss.

37-44). Cependant l'obstacle n'est qu'apparent, et il suffira de quelques mots pour montrer que nous sommes ici en présence de textes déplacés et altérés.

(Mat. X,23) (1). —Jésus, après avoir envoyé ses disciples en mission vers les Juifs, et après leur avoir annoncé toutes les tribulations qu'ils auraient à traverser, les encourage en disant : « Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le Fils de l'homme sera venu. » Cette parole, ainsi qu'une grande partie du discours de Jésus est absolument déplacée ici.

1° Les disciples ne pouvaient rien comprendre à ce langage. Jésus leur parle de son retour et il ne leur a jamais dit qu'il dût s'en aller, mourir? C'est un non-sens, et je n'ose le mettre à son compte.

2° Est-il possible d'admettre qu'à ce moment déjà les esprits fussent tellement montés contre les disciples et leur doctrine que ceux-ci eussent à craindre alors déjà tous les mauvais traitements que Jésus leur prédit? Et ce qui prouve qu'à ce moment ces prédictions ne pouvaient avoir aucune signification, c'est qu'elles ne se sont réalisées qu'après l'ascension.

Nous concluons donc que ce discours de Jésus n'est pas à sa place, et qu'il a dû être prononcé, non au commencement, mais à la fin de son ministère (Mat., XIII, 36-44 (2). Il s'agit de l'explication de la parabole de l'ivraie. Or cette explication est en contradiction avec la parabole elle-même, ce qui nous porte à croire que les deux récits ne sont pas du même auteur, et que le dernier pourrait bien

(1) Weiffenbach, ouv. cité p. 298.
(2) Weiffenbach, ouv. cité, p. 313.

être une interpolation tardive d'un judéo-chrétien. Qu'on en juge. Dans la parabole (v. 24) l'homme qui sème la bonne semence, c'est Dieu lui-même; il est le maître de la maison comme dans d'autres paraboles (Mat., XX, 1; XXI, 40; XVIII, 23; Marc, XII, 9). C'est lui qui envoie les moissonneurs et qui exerce le jugement. Dans l'explication (v. 37), au contraire, c'est le Fils de l'homme qui remplit ces diverses fonctions; il y a contradiction, ou plutôt substitution du Fils au Père. Cela ne peut être l'œuvre que d'un disciple assez tardif, de l'époque où, dans les cercles chrétiens, la figure du Christ glorifié prenait des proportions toujours plus grandes, au détriment de celle du Père. Dans l'Ancien Testament, c'est Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre qui exercera le jugement. Dans le Nouveau, la question est moins nette. Cependant le plus grand nombre de textes, et les moins discutables attribuent également le jugement au Père (Mat., VI, 4; VII, 1; X, 28; X, 32; XVIII, 8; XVIII, 23-35; XXII, 11-14; Marc, VIII, 38). Quelques-uns seulement sont en faveur du Fils (Mat., XVI, 27; XIX, 38; XXIV, 30: XXV, 19; XIII, 37). C'est Dieu qui est considéré comme le maître de la moisson et qui y envoie ses ouvriers (Mat., IX, 38). Notre récit porte la trace évidente d'une tendance dogmatique : on a voulu mettre entre les mains du Messie glorifié et attendu avec impatience, le sceptre du jugement.

Nous arrivons ainsi à Marc, VIII, 28 et paral. où, pour la première fois, Jésus annonce sa mort, sa résurrection et sa parousie.

On connaît les circonstances. Pierre vient de déclarer à Jésus, au nom des Douze, qu'ils le considèrent comme le Christ. « Tu es le Christ ». Après cette confession, d'une

netteté et d'une sincérité parfaites, Jésus juge le moment venu d'ouvrir à leur esprit une perspective nouvelle, en leur faisant entrevoir le but même de sa vie, le couronnement de son œuvre. « Il faut que le Fils de l'homme « souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, par « les chefs des prêtres et par les scribes, qu'il soit mis à « mort, et qu'il ressuscite trois jours après ». (V. 31) A peine Jésus a-t-il prononcé ces paroles foudroyantes pour les disciples, que Pierre s'écrie : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera pas ». (Mat., XVI, 22) Et Jésus de lui répondre : « Arrière de moi, Satan », et de montrer en même temps à tous ceux qui l'écoutaient, les conditions nécessaires pour devenir son disciple. Et quand l'incident soulevé par Pierre est clos (1), Jésus reprend pour ainsi dire son discours et ajoute : « Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance (IX, 1). En sorte que si Pierre n'avait pas interrompu le Seigneur nous aurions sans aucun doute ceci : «.... et qu'il ressuscitât trois jours après (v. 31), et je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance » (IX, 1). Si ce rétablissement de la suite logique de la pensée de Jésus est exact, n'en ressort-il pas avec évidence qu'ici résurrection et parousie ne forment qu'un

(1) Avec Weiffenbach, op. cité, p. 193, nous pensons que la fin du v. 38 est une addition postérieure, née sous l'influence des espérances apocalyptiques. La forme primitive de cette parole de Jésus se trouve dans les *Logia* de Matth., X, 32. Ce qui a facilité cette interpolation, c'est le verset suivant (IX, 1) qui renfermait précisément l'idée d'une parousie prochaine. C'est une formule consacrée dans le langage apocalyptique, et l'on ne parle jamais du retour du Christ sans l'employer.

seul et même moment, et par conséquent sont identiques? Mais il y a un autre passage où cette identité éclate avec plus d'évidence encore.

Luc, XVII, 24-25. « Car, comme l'éclair resplendit et « brille d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi sera le Fils « de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il « souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette généra- « tion ». Ici, il n'est même plus question de résurrection, il n'y a même aucune place pour ce fait. D'abord, il souffrira, il sera rejeté, en un mot il mourra, puis il apparaîtra. Résurrection et parousie se confondent dans la pensée de Jésus, et leur idendité s'impose.

Il y a plus. Cette identité, elle est non-seulement possible, parce qu'elle est fondée sur des textes, mais encore elle est réelle, parce que l'histoire la confirme. Quel devait être, et quel doit encore être le but de la parousie du Christ? — Ranimer le courage des siens, réaliser leurs espérances fondées sur ses promesses, et par un triomphe éclatant, établir son royaume éternel de justice et de vérité, en prononçant à jamais l'arrêt d'impuissance et de mort de l'empire du mal. Or ce but a été pleinement réalisé par la résurrection. Après la mort du Maître, les disciples sont dispersés, bouleversés, tremblant d'être dénoncés comme les adeptes du Crucifié; ils sont accablés, découragés (Luc, XXIV, 13). Ce Jésus de Nazareth qu'ils avaient suivi, en qui ils avaient mis leurs espérances pour la délivrance d'Israël (21), les aurait-il trompés? Ainsi plongés dans la nuit de la peur, du doute, du découragement, on peut se demander ce qu'il serait advenu du christianisme sans la résurrection de Jésus. Il est très probable qu'il serait resté dans le tombeau du Seigneur, et que les douze seraient retournés à leurs filets. Mais

Christ ressuscite, et après le premier moment d'hésitation, ces hommes reprennent vie, joie, foi et courage (24). Ils ne reculeront plus devant le danger; l'épreuve qu'ils viennent de traverser a trempé leur foi. Leur Maître est vraiment le Messie. Il a accompli les prophéties de l'ancienne alliance et les siennes propres ; il avait dit qu'il ressusciterait, qu'il reviendrait, et il est ressuscité et il est revenu.

Mais la résurrection avait pour les disciples une signification bien plus grande encore : ce triomphe de la vie sur la mort, n'était-ce pas aussi celui du bien sur le mal, du royaume de Dieu incarné dans la conscience de Jésus sur le royaume du mal ? L'œuvre est donc indestructible comme son fondateur, les obstacles mêmes ne pourront que la grandir, et la porte du tombeau sera, pour le disciple, comme elle l'a été pour le Maître, la porte de la vie.

Voilà ce que la résurrection disait aux apôtres ; mais ils n'ont pu le comprendre. Ce spiritualisme chrétien était encore trop élevé pour leurs esprits juifs. Ils attendaient encore et toujours le rétablissement d'Israël (Actes I, 6). Pour nous, en rappelant ce que nous avons dit plus haut du jugement, les prédictions de Jésus touchant sa parousie nous semblent réalisées par la résurrection, et l'histoire, au lieu de démentir les paroles du Seigneur, vient ainsi les confirmer, et proclamer l'identité des prédictions de la résurrection et du retour du Christ.

Enfin, une dernière remarque pour justifier cette identité.

Schleiermacher déjà a constaté (1) que « des jours de

(1) Christl. Glaublenslehre II, 484.

la résurrection du Christ, nous n'avons aucun indice qu'il ait répété les prédictions touchant sa parousie ; bien plus, il ne parle que de son entrée dans la gloire, de l'effusion du Saint-Esprit et renvoie ses disciples à sa présence spirituelle (Matthieu XXVIII, Actes I, 8, Luc XXIV, 26). » Il semble étrange, en effet, que Jésus, à ce moment, n'ait pas dit un mot d'un événement aussi capital que sa parousie et qui passionnait les disciples à un si haut point. Ce silence ne se conçoit guère chez celui à qui l'on attribue les discours de Matthieu, XXIV, XXV et parall., et nous y trouvons une nouvelle présomption en faveur de notre thèse.

On s'explique d'ailleurs aisément comment la séparation de ces deux idées a pu s'opérer dans l'esprit des apôtres. Il est très probable qu'avant la mort de Jésus, ils n'avaient rien, ou presque rien compris à la prédiction de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection et de sa parousie. C'étaient des lettres mortes auxquelles les événements seulement vinrent donner corps et vie ; car on ne s'explique pas autrement le désarroi et le trouble des Douze pendant la passion de Jésus. Aussi la résurrection fut-elle pour eux une véritable révélation. Maintenant ils comprenaient ce que le Maître avait voulu dire. Cependant un point était encore obscur. Le Messie, d'après Daniel, devait venir sur les nuées du Ciel, au vu de tous les hommes, pour juger le monde et rétablir Israël. Or la résurrection de Jésus, quelque importante qu'elle pût être, était cependant loin de répondre à cette glorieuse perspective. Il n'y avait guère qu'eux qui s'en fussent aperçus. Cette venue était donc bien trop obscure et trop humble pour être la véritable. Et l'on sépara la parousie de la résurrection pour la reléguer dans un avenir plus

ou moins rapproché (Actes I, 6), et pour lui permettre de répondre à toutes les espérances qui enflammaient leur cœur et leur imagination.

On fit plus. Suivant un point de vue assez facile à comprendre, l'Eglise primitive avait réservé à Jésus, la victime des méchants, le droit d'exercer le jugement contre eux. Dieu le Père était, pour ainsi dire, relégué à l'arrière-plan. La figure du crucifié attirait tous les regards, recevait tous les hommages, en sorte que l'on fit coïncider la parousie avec la fin du monde et le jugement. Cette attente, fiévreuse et universelle dans l'Eglise du premier siècle, après avoir atteint son paroxisme vers l'an 70, se calma devant l'ordre de la succession des temps. Le montanisme au II[e] siècle et les terreurs de l'an mille produisirent une nouvelle recrudescence de ces espérances apocalyptiques. Mais ce dernier démenti de l'histoire fut définitif, et aujourd'hui la grande majorité des chrétiens, sans renoncer à l'erreur des apôtres, n'accorde pourtant à cette question de la parousie qu'une importance secondaire. Et les calculs plus ou moins ingénieux ou fantastiques de quelques-uns, si impitoyablement et si piteusement renversés par le temps, montrent que l'on fait bien, en attendant que la conscience chrétienne devienne assez forte pour oser séparer ce que l'Eglise primitive, avec la plus entière bonne foi, avait eu le tort d'unir.

CONCLUSION

Nous sommes arrivé au terme de notre étude, et nous nous estimerions heureux si nous avions pu jeter quelque clarté sur cette idée du royaume de Dieu qui est le centre du christianisme et la lumière qui en éclaire le passé et l'avenir ; c'est la source même de la doctrine et de la vie chrétiennes. Nous ne prétendons pas avoir épuisé le sujet; car nous n'avons pu ni faire la critique rigoureuse de tous les textes, ni tirer toutes les conclusions des prémisses que nous avons posées. Nous nous sommes efforcé, en nous plaçant dans le milieu historique, d'entrer dans la pensée de Jésus et dans celle de ses disciples, et de retrouver en quelque sorte la genèse des paroles rapportées par les synoptiques sur le royaume de Dieu. Après avoir montré cette idée dans tout ce qu'elle a de grand et d'original, nous nous sommes heurté à une contradiction. Il fallait la résoudre, parce qu'une erreur de Jésus dans le domaine moral et religieux, nous semblait la négation même de sa messianité. Nous en avons proposé une solution appuyée sur des arguments qui nous paraissent très sérieux. Avons-nous réussi ? Là est la question. En tous les cas nous n'avons eu d'autre but que de faire ressortir la grandeur divine du Christ et de le justifier du reproche de s'être trompé. Et en agissant ainsi, nous avons le sentiment d'avoir fait, non pas œuvre de destruction, mais œuvre de conservation. Ce mot étonnera peut-être. « Etrange conservateur, dira-t-on, que celui qui a usé d'une pareille liberté à l'égard de textes que dix-huit siècles ont considérés comme inspirés ». Néanmoins nous le maintenons.

L'Evangile, pour conserver sa pureté et sa puissance a deux ennemis à combattre : La critique radicale et étroite, et l'orthodoxie traditionnelle et immobile.

Puisque le christianisme est une religion historique, documentée, il tombe nécessairement dans le domaine de la critique, qui s'empare de ses documents pour les vérifier, les juger avec l'aide de toutes les lumières que lui fournissent la philologie, l'histoire, l'ethnographie, la philosophie, etc. Que répondrons-nous à ces adversaires redoutables, à ces hommes de science, qui ont autant que nous le souci de la vérité historique, si nous ne savons pas entrer dans leurs vues pour les comprendre et les critiquer, et si nous ne savons distinguer dans l'Evangile ce qui est inébranlable d'avec ce qui trahit une origine plus ou moins suspecte? Fuir le débat? Ce serait une défaite honteuse. Combattre avec des affirmations, avec l'éternel *scriptum est?* Ce serait se couvrir de ridicule. Non, pour combattre ces ennemis, armés comme ils le sont aujourd'hui, il faut que nous renouvellions notre arsenal. Science contre science, autrement nous sommes battus, et nous nous couvrons de discrédit. Je n'oublie pas qu'il y a heureusement dans la religion autre chose que de la science. Mais, puisque nous chrétiens protestants, nous réclamons pour notre religion un caractère scientifique, il faut que nous soyons prêts à entrer en lice avec la science quand elle nous attaque, et que nous ne réclamions la rigueur scientifique que pour ce qui peut se soutenir devant l'histoire et devant la conscience chrétienne.

L'autre ennemi, c'est l'orthodoxie traditionnelle et immobile. Tandis que le premier pèche par négation, celui-ci pèche par affirmation. En présence de la vérité

évangélique, le premier a plutôt une tendance à retrancher ; le second, à ajouter. Disons de suite qu'il s'agit ici d'ennemis tout à fait inconscients, parce qu'ils n'ont d'autre but que le triomphe même de l'Evangile. Nous voulons parler de ces chrétiens sincères et fervents, qui lisent la Bible, mais qui n'ont ni le temps, ni l'occasion, ni la culture nécessaires pour faire de la théologie, et qui, à la simple lecture, ne cherchant que l'édification, passent sur les plus grosses difficultés sans s'en douter, et, s'il s'en présente une, le cœur, ou bien trouve une réponse, ou bien se prosterne devant le mystère. Heureux sont-ils de pouvoir faire ainsi ! Mais qui ne sait que le cœur est un juge bien personnel et bien variable ! Il prend si volontiers pour des réalités extérieures les désirs et les sentiments qui l'animent. Il y a là, pour la vérité évangélique, un danger aussi grave que celui que nous signalions plus haut, et l'intervention de la raison et de la théologie devient absolument nécessaire pour émonder cette végétation trop luxuriante et pour ramener la vérité à sa forme primitive. Il n'est pas permis au théologien d'ignorer les difficultés ou de passer outre ; il doit les regarder en face et au moins essayer d'y répondre. Tel a été notre but dans tous les problèmes soulevés par ce travail.

Et l'inspiration des Saintes Ecritures que devient-elle dans votre système, me demandera-t-on ? L'inspiration littérale est aujourd'hui une théorie surannée qu'aucun savant sérieux, même parmi les orthodoxes, ne soutient plus. La Bible n'est pas un code, un recueil de doctrines ; elle est une histoire : le Nouveau Testament est l'histoire de la vie et de l'œuvre de Jésus-Christ et de ses apôtres. Elle n'est pas la Parole de Dieu, mais elle la renferme. Le chrétien, et surtout le chrétien protestant, a donc non-

seulement le droit, mais le devoir de rechercher dans la Bible ce qui est vraiment divin, ce qui est la vérité absolue, et ce qui est humain et relatif. Les auteurs sacrés non-seulement ont pu se tromper, mais se sont souvent trompés sur la vraie pensée de Jésus. Nous en avons fourni des preuves. Et ce droit de la critique devient d'autant plus nécessaire, quand nous nous trouvons en présence d'une contradiction. Quand la même personne affirme le pour et le contre, nous sommes étonnés et nous cherchons la vérité. Et quand il s'agit d'une contradiction aussi importante que celle que nous avons signalée, nous l'accepterions simplement, aveuglément? Nous accorderions la même valeur au rêve enthousiaste d'un rabbin qu'à la parole divine de Jésus? Mais ce serait une infidélité, une impiété. C'est alors que l'on pourrait crier au sacrilège. Que cette épuration soit difficile, je l'accorde; impossible, non. C'est l'œuvre des hommes sérieux qui unissent la science à la foi, le travail à la prière. Nous-même, en essayant d'apporter notre pierre à ce grand édifice, nous avons souvent tremblé en sentant s'écrouler telle de nos idées qui nous avait accompagné depuis notre enfance, et plus d'une fois nous avons été effrayé à la pensée de porter peut-être une main sacrilège sur l'arche sainte de la Parole de Dieu. Mais la vérité avant tout; et nous nous rappelions la parole de saint Paul : (1) « Quand j'étais enfant, je pensais comme un » enfant; lorsque je suis devenu homme, j'ai fait dispa» raître ce qui était de l'enfant. » Et n'y a-t-il pas quelque chose de grand dans cette lutte pour la vérité suprême? On ne possède vraiment que ce que l'on a acquis soi-

(1) I Cor. XIII, 11.

même, et l'on n'aime avec passion une chose que lorsqu'on a souffert pour l'acquérir. « La vérité, dit Vinet, sans la recherche de la vérité, n'est que la moitié de la vérité. » L'esprit de l'homme, il est vrai, peut s'égarer; mais alors même qu'il s'égare dans son ardente et généreuse sincérité, il est encore plus noble et plus grand que s'il avait suivi paresseusement et sans élan, la voie tranquille, capricieuse et battue de la foule. Sachons honorer les pionniers de la science. Ils peuvent s'égarer ; mais, en somme, ce sont eux qui fraient à l'humanité des voies toujours nouvelles et qui la conduisent vers la perfection.

Enfin, quel est le point le plus vulnérable que nous ayons rencontré dans notre étude? Ce sont les paroles et les discours eschatologiques de Jésus. Nous avons émis des doutes sérieux et motivés à leur endroit, et nous n'avons absolument pas le sentiment d'être sorti de la véritable pensée du Maître. L'avenir le préoccupe bien moins que le présent. Il est venu non pour dévoiler l'avenir, mais pour sauver l'homme qui se perdait. Il est venu annoncer aux hommes qu'ils avaient en Dieu un tendre Père qui les aimait, et qui, à cause de cet amour même, voulait leur faire grâce. Jamais il n'aborde de plein gré la question eschatologique. Il n'y touche que pressé par les questions de ses disciples, et alors il répond que son Père seul connaît l'avenir (Marc, XIII, 32). Il fait à Dieu crédit de l'avenir. Imitons cette sagesse et n'ajoutons pas à tous les soucis du présent ceux encore de l'avenir. « Ne vous inquiétez point du lendemain. » (Mat. VI, 34). Le chrétien est avant tout un homme du présent. La lutte n'est-elle pas assez vive, la moisson n'est-elle pas assez grande pour absorber toutes ses forces? Au reste, l'ave-

nir n'a rien d'inconnu et de terrible pour lui; il en connaît tout ce qui lui est nécessaire pour la paix de son âme. Il sait que si Dieu est pour lui, personne ne pourra rien contre lui. Il sait que s'il a placé sa confiance en Christ, s'il s'est chargé de sa croix pour le suivre, s'il est mort avec lui, il ressuscitera aussi avec lui, et que dès maintenant déjà, il a passé de la mort à la vie.

« La mort a été engloutie dans la victoire. O mort, où est ton aiguillon? O sépulcre, où est ta victoire... Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. » (1).

Et que l'on ne se figure pas qu'en s'interdisant les spéculations eschatologiques, le chrétien fasse le sacrifice d'un puissant moyen d'évangélisation. Nous avons de la peine à croire que jamais une âme ait été convertie par la peinture plus ou moins réaliste des catastrophes finales Tout au plus, une pareille peinture a-t-elle pu jeter la terreur et l'angoisse dans une âme faible et naïve. Et peut-on appeler cela une conversion? La vraie conversion est celle qui est produite par le réveil de la conscience pécheresse sous les rayons de l'amour de Dieu. C'est la seule qui soit digne de Dieu et qui sauvegarde les droits de la conscience. Qu'on illustre sa pensée, rien de mieux; cela est souvent nécessaire; mais qu'on le fasse sobrement et qu'on n'oublie jamais qu'il y a loin d'une représentation intérieure, personnelle à une réalité extérieure et positive. Autrement on s'égare, et l'on fausse l'esprit de ceux que l'on veut persuader.

L'imagination s'enflamme, voit des prophéties partout, et en trouve l'accomplissement dans les évènements con-

(1) I Cor. XV, 55-57.

temporains les plus insignifiants. Elle calcule le jour et l'heure de la fin, elle voit tout se dérouler par le menu, elle s'égare souvent sans retour. On pourrait composer des volumes et des volumes avec les nombreuses interprétations des prophéties relatives aux choses finales. Tous ces hommes étaient sérieux et sincères, et n'ont eu qu'un tort, celui de faire le premier pas et de se laisser entraîner sur cette pente glissante.

Pour nous, veillons et prions, et occupons-nous de la tâche que le Seigneur a mise devant nous. Le temps presse, la moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers.

Un homme avait un champ. Il engagea des moissonneurs et convint avec eux des heures de travail et du salaire. Dès le milieu de la journée plusieurs d'entre eux, au lieu de travailler, commencèrent à lever la tête et à compter les heures. « Encore quatre heures, trois heures, encore une heure, puis ce sera la fin, et l'on nous paiera.» Et tous de deviser sur l'emploi qu'ils pourraient bien faire de leur argent. Le maître, qui surveillait ses ouvriers, s'aperçut de tout ce qui se passait, et le soir il renvoya ceux qui avaient été tellement soucieux de leur avenir qu'ils en avaient oublié le devoir du présent. Quant aux autres, il leur témoigna son entière satisfaction.

Il en sera de même un jour pour beaucoup d'hommes, et de grandes déceptions pourront bien attendre ceux qui ici-bas auront oublié le présent pour l'avenir.

Vu : le président de la soutenance,
A. Sabatier.

Vu : le doyen,
F. Lichtenberger.

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
Gréard.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Typ. et Lith. F. Guy, à Laigle.

314635

Bach. Etude sur l'idee du royaume de Dieu...

Bach. Étude sur L'idee du royaume de Dieu....